

UNIVERSITÉ DE CAEN

FACULTÉ DE DROIT

LA

DOCTRINE DE LE PLAY

Et l'Économie politique

THÈSE POUR LE DOCTORAT

SOUTENUE PUBLIQUEMENT

DANS LA GRANDE SALLE DE LA FACULTE DE DROIT

Le samedi 2 juillet 1898, à 3 heures 1/2 de l'après-midi

PAR

Paul LENOIR

CAEN

IMPRIMERIE CHARLES VALIN

7 ET 9, RUE AU CANU

1898



Digitized by the Internet Archive
in 2026

UNIVERSITÉ DE CAEN

FACULTÉ DE DROIT

LA

DOCTRINE DE LE PLAY

Et l'Économie politique

THÈSE POUR LE DOCTORAT

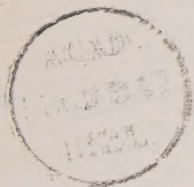
SOUTENUE PUBLIQUEMENT

DANS LA GRANDE SALLE DE LA FACULTÉ DE DROIT

Le samedi 2 juillet 1898, à 3 heures 1/2 de l'après-midi

PAR

Paul LENOIR



CAEN

IMPRIMERIE CHARLES VALIN

7 ET 9, RUE AU CANU

1898

FACULTÉ DE DROIT DE CAEN

Année scolaire 1897-1898

DOYEN :

M. Edmond VILLEY (✱, I. ✱), correspondant de l'Institut, membre du Conseil supérieur de l'Instruction publique.

PROFESSEURS :

MM. TOUTAIN (✱, I. ✱), professeur de *Droit administratif*.
DANJON (I. ✱), professeur de *Droit commercial* et de *Droit maritime*.

Edmond VILLEY (✱, I. ✱), professeur d'*Économie politique*, chargé du cours de *Droit constitutionnel comparé* (DOCTORAT).

LAISNÉ DES HAYES (☉, A. ✱), professeur de *Droit romain*, chargé d'un cours de *Code civil*.

GUILLOUARD (✱, I. ✱, C. ✱), professeur de *Code civil*.

LEBRET (I. ✱), professeur de *Code civil* (élu député du Calvados).

CABOUAT (I. ✱), professeur de *Droit international public et privé*, et de *Législation industrielle*.

MARIE (I. ✱), assesseur du doyen, professeur de *Droit criminel*, et chargé du cours sur la *Coutume de Normandie*.

MM. Ambroise COLIN (I. ☉), professeur de *Code civil*, et chargé du cours d'*Histoire du Droit français* (DOCTORAT).

BIVILLE (A. ☉), professeur de *Procédure civile*, et chargé du cours d'*Histoire générale du Droit français* (LICENCE).

AGRÉGÉS :

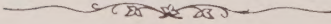
MM. DEBRAY, chargé d'un cours de *Droit romain*, du cours de *Pandectes* et du cours de *Code civil approfondi et comparé*.

René WORMS (A. ☉), chargé des cours d'*Histoire des Doctrines économiques* et d'*Économie politique* (DOCTORAT).

LE FUR, chargé des cours de *Législation financière* et d'*Éléments du Droit constitutionnel*.

SECRÉTAIRE :

M. GILLET (I. ☉), secrétaire du Conseil de l'Université de Caen.



JURY D'EXAMEN

MM. CABOUAT, *professeur*, PRÉSIDENT DE LA THÈSE.

WORMS, *agrégé*.

LE FUR, *id.*

LA DOCTRINE DE LE PLAY

Et l'économie politique

INTRODUCTION

LA DOCTRINE DE LE PLAY. — SON INTÉRÊT CRITIQUE,
SCIENTIFIQUE ET HISTORIQUE.

Dans l'œuvre de Le Play, on distingue assez généralement la *doctrine* et la *méthode*; mais c'est surtout la méthode que les disciples et les critiques de Le Play ont jusqu'ici considérée et étudiée. Les uns se sont attachés à la définir et à la décrire avec une rigueur exacte, une scrupuleuse fidélité, parfois aussi une minutie scolastique ¹; les autres se sont appliqués à l'étendre et à la perfectionner avec une ingéniosité de vues et une liberté d'idées fort appréciables ²;

1. V. Les travaux de M. de Tourville dans *la Science sociale*

2. V. Les travaux de M. Cheysson dans *la Réforme sociale*, année 1896, et surtout les préfaces des monographies de M. Du Maroussem, réunies sous le titre générique de *La question sociale*.

d'autres, enfin, l'ont critiquée assez vivement, nous montrant dans Le Play une sorte de maniaque de l'observation, un savant à courte vue et auquel manquaient cet amour de généralisation et ce goût pour la recherche des causes qui sont, comme on sait, le commencement de la science¹. — Rien n'est plus inexact à la fois et plus injuste que cette dernière manière de comprendre Le Play. Ce grand homme, en effet, n'a jamais considéré sa méthode comme une fin en elle-même, il a toujours vu en elle un moyen adopté en vue d'une fin supérieure, qui est la démonstration de sa doctrine. Esprit chrétien et français, il a montré de bonne heure un génie éminemment pratique et un grand amour des idées générales; il a toujours préféré les œuvres aux discours, et parmi les discours, il a toujours eu un faible pour ceux qui avaient un sens large et une portée générale. Il se plaisait à citer le mot de Descartes, disant que, s'il importe d'avoir une méthode, « le principal est de l'appliquer bien ». Il raillait doucement les savants et les sociologues de son temps, qui, occupés à vanter et à décrire la méthode d'observation, oubliaient souvent d'en faire un judicieux et utile usage², et il concluait expres-

1. V., entre autres, l'article de M. A. de Fontenay dans le *Journal des Economistes* de juin 1856.

2. A l'époque où je m'adonnais surtout aux sciences physiques,

sément : « L'écrivain qui traite de la science sociale doit surtout justifier sa méthode par les résultats ¹. »

Ces résultats, en ce qui regarde Le Play lui-même, sont nombreux et importants : ils ont fini par fournir la matière de volumes compacts, et par former une doctrine *d'art économique* à laquelle son auteur donnait tantôt le nom de *Réforme sociale*, tantôt celui de *Constitution essentielle de l'humanité*. C'est cette doctrine que nous voudrions étudier en elle-même et pour elle-même. Outre qu'il y a à cette étude un intérêt critique évident, puisque Le Play, nous venons de le voir, tenait à sa doctrine encore plus qu'à sa méthode, il y a aussi un intérêt scientifique et un intérêt historique que nous apercevons dès maintenant, et qu'il convient avant tout de dégager.

L'intérêt scientifique apparaît aisément : dès qu'on nous vante la méthode de Le Play, la rigueur et la précision du procédé monographique, il doit être curieux et instructif d'en réserver et d'en étudier les résultats. Et alors même qu'avec beaucoup de bons esprits

j'ai souvent constaté la stérilité de ceux qui se flattaient de les cultiver en dissertant sur le choix de la méthode ; je m'aperçois de plus en plus qu'il en est de même dans toute autre science. (*Réforme sociale*, t. I, p. 58).

¹ Id. *Ibid.*

on douterait de la valeur scientifique des monographies en général et, par suite de la portée de leurs conclusions, il importerait encore d'étudier les conclusions particulières aux monographies de Le Play. Celles-ci, en effet, ont pour objet des familles et des groupes sociaux choisis dans des milieux très homogènes, où tous les groupes, toutes les familles, tous les individus se ressemblent plus ou moins, de telle sorte que l'observation faite sur un point du groupe vaut pour le groupe tout entier et que le cas particulier peut être élevé sans témérité à la hauteur d'une loi générale. Si la monographie n'est donc pas, comme on le prétend, l'unique outil de la science sociale, les monographies de Le Play sont évidemment, par le choix de leurs objets, une précieuse contribution à cette science; et dès lors, il y a des chances pour que la doctrine édifiée sur elles présente un intérêt scientifique et positif des plus marqués. C'est aussi bien ce qu'ont toujours reconnu les esprits les plus difficiles en fait de généralisation scientifique, et les moins portés à adopter toutes les conclusions de Le Play: en 1865, à l'apparition de *La Réforme sociale*, Schæffle écrivit qu'il fallait voir en cet ouvrage « le résultat mûri d'une foule d'études de détail fondées sur l'expérience et les faits ¹. »

1. V. *Revue trimestrielle allemande*, 1865, HEFT, IV, 2, M. C. XII.

Mais c'est, à notre avis, au point de vue de l'histoire des idées économiques qu'apparaît surtout l'intérêt de la doctrine de Le Play. Cette doctrine s'oppose en effet plus directement que toute autre à la science et à l'art économique tels que les entendaient, vers 1850, les orthodoxes d'une part, les socialistes et les réformateurs de l'autre. Aux orthodoxes, elle rappelle l'idée de moralité et de justice sociale ; aux socialistes et aux réformateurs, elle rappelle l'idée de tradition et de respect. Développons brièvement ces deux points.

On a souvent noté ¹ que les utopistes et les socialistes français, durant la première partie de ce siècle, opposèrent aux doctrines réalistes des Anglo-Saxons et à ce qu'on nomme parfois le *socialisme du ventre*, des doctrines pénétrées de psychologie et de morale, dans lesquelles l'homme, loin d'apparaître mutilé et d'être uniquement présenté comme un facteur et un consommateur de produits matériels, apparaissait dans toute sa complexité intellectuelle et morale, était présenté comme ne vivant pas seulement de pain et se montrait difficile et délicat en fait de bonheur. Cette notation est fort exacte, mais il serait juste qu'une grande part

1. V., par exemple, DE LAVELEYE, *Le socialisme contemporain*, ou encore MAURICE BARRÈS, *L'enfer ni des lois*, ch. II, *Sensibilité des réformateurs français*.

de l'honneur qu'elle fait aux réformateurs français revint à Frédéric Le Play. Parmi ceux qui ont rétabli le problème du bonheur humain dans ses vrais termes, nous dirions volontiers, en empruntant une expression de Montaigne, que Le Play est le « maître du chœur »; lui aussi, il a fait à la psychologie et à la morale la part qui leur revient en art économique, ou plutôt il n'a jamais séparé l'économie de la morale; lui aussi, il a voulu étudier et écrire pour l'homme tout entier, et non pour cet être abstrait et quasi algébrique qui est l'homme de l'économie classique; lui aussi, il a étudié le bonheur humain dans toute son intégralité et non pas seulement dans la richesse, qui n'en est qu'un des éléments.

Cette volonté et cet effort eussent suffi sans doute à lui marquer une place de choix parmi les réformateurs français et à faire naître ce que nous avons appelé l'intérêt historique de sa doctrine. Mais voici qui lui assure une originalité personnelle au milieu de ces réformateurs si originaux eux-mêmes : c'est l'idée de tradition. En un temps où tous les esprits se portaient, confiants, vers un avenir plein de promesses, Le Play a recommandé qu'on se tournât, respectueux, vers un passé riche d'exemples; à une époque où l'idée de progrès était une des rares idées sur lesquelles on s'accordât, il

a nié que le bonheur fût progressif et l'évolution profitable ; alors enfin qu'au sortir d'une révolution, la France en préparait une autre¹, il a revendiqué les droits de l'histoire, et, à ce qu'on nommait *la France nouvelle*, il a hardiment opposé la France d'autrefois. « Le progrès de notre temps, écrivait-il, est de savoir comprendre le passé² », et il semble qu'il ait pris pour devise de tous ses travaux le fameux mot de Montesquieu : « Rappeler les hommes aux maximes anciennes, c'est ordinairement les rappeler à la vertu. »

Observations de détail recueillies dans des milieux homogènes, position exacte du problème du bonheur humain, rappel au respect de la tradition et aux enseignements de l'histoire : tels sont donc les trois points essentiels qui nous apparaissent dès maintenant comme constituant l'originalité de Le Play et l'intérêt de sa doctrine. Cette doctrine, nous allons essayer de la pénétrer et de l'exposer, en nous inspirant à la fois du plan suivi par Le Play lui-même dans ses

1. C'est de 1848 à 1870 que s'est élaboré ce que nous appelons *la doctrine de Le Play* : avant 1848, il avait amassé des matériaux (ses voyages à travers l'Europe de 1830 à 1843) ; après 1870, il ne cherche plus qu'à grouper des hommes. Or, jamais peut-être les Français ne formèrent de plus belles espérances qu'au temps du second Empire. *L'avenir de la science* de Renan, *la France nouvelle* de Prévost Paradol, *le Progrès* d'E. About en sont de curieux exemples.

2. Lettre à M. Ch. de Ribbe dans *Le Play d'après sa correspondance*, p. 114.

nombreux ouvrages et de la nécessité d'être bref. Dans une première partie, nous étudierons l'idée de bonheur d'après Le Play et l'analyse qu'il a donnée des conditions générales du bonheur; dans une seconde partie, nous étudierons les conditions du bonheur spéciales à la famille, à l'atelier et à l'État¹.

1. Il y aurait une autre manière d'étudier la doctrine de Le Play dans ce qu'elle a peut-être de plus grandiose et de plus suggestif, ce serait d'y chercher une sorte de philosophie de l'histoire du travail, en prenant pour cadre les trois âges des herbes, des machines et de la houille, reconnus et décrits par Le Play au cours de ses observations. Mais ce cadre a été rempli récemment, et avec succès, par M. Maurice Vignes dans *La science sociale d'après les principes de Le Play et de ses continuateurs*. — Paris 1897, 2 vol. in-8.



PREMIÈRE PARTIE

Le bonheur d'après Le Play

CHAPITRE UNIQUE

LA NATURE ET LES CONDITIONS GÉNÉRALES DU BONHEUR.

La doctrine de Le Play, nous l'avons dit, est une doctrine du bonheur humain. « Tous les hommes, dans tous les temps, ont voulu acquérir le bonheur et fuir la souffrance ¹ » : Le Play veut savoir comment ils s'y sont pris et comment ils s'y prennent ². Mais une question préalable se pose : de quel bonheur s'agit-il là ? Est-ce de celui qui tient au nombre et à l'intensité de nos joies ou de celui qui tient à leur qualité ? Est-ce de celui que l'on cherche dans les biens extérieurs ou de celui que l'on trouve dans la paix de l'âme ? Est-ce enfin du bonheur de l'individu ou de celui de la société ? Car il semble bien, en effet, que l'on puisse ramener à deux théories ainsi opposées les différentes idées émises par les savants et les philosophes de tous les âges

1. *Les ouvriers européens*, t. 1, p. 13.

2. *La constitution essentielle de l'humanité*, p. 10.

touchant la nature du bonheur humain. L'une de ces théories est pour ainsi dire *qualitative, psychologique et sociale* : elle fait du bonheur un rapport entre les qualités de nos émotions, une harmonie entre ces émotions elles-mêmes ; elle ne se préoccupe de leur intensité et de leur nombre qu'au cas où ce nombre et cette intensité viendraient à troubler la paix de l'âme, et, comme l'individu lui semble incapable d'établir à lui seul l'harmonie intérieure, elle fait du bonheur une chose ou, plus exactement, un produit social. L'autre théorie est au contraire *quantitative, réaliste et individualiste* ; elle fait du bonheur une somme de joies, et le bonheur lui paraît d'autant plus précieux que cette somme est plus grande et que ces joies sont plus intenses ; puis, comme il est aisé de mesurer et de dénombrer les causes matérielles de nos joies, cette théorie ne tarde pas à placer le bonheur dans les choses et à confondre le signe avec l'objet signifié ; enfin, comme l'individu lui paraît suffisamment armé pour conquérir et dominer les choses, elle fait de l'acquisition du bonheur une tâche individuelle et de la liberté de l'individu un dogme presque absolu. Nous allons essayer de montrer dans ce chapitre comment et pourquoi Le Play a adopté et rajeuni la première de ces théories, comment et pourquoi il a critiqué et rejeté la seconde.

I

Celle-ci était fort en honneur à l'époque de Le Play ; elle était implicitement contenue dans toutes les doctrines de l'économie politique classique et elle inspirait tous les préceptes d'art économique émanés de ces doctrines. Peu à peu, elle avait réduit la science du bonheur à n'être plus que la science des richesses, ou, comme on l'a dit, une *chrématistique*¹, et tout l'art de bien vivre avait été ramené, sous son influence, à l'art de s'enrichir. Puis, comme l'art de s'enrichir paraissait de plus en plus lié au développement et à la vulgarisation des sciences physiques et mécaniques, les moins réalistes, ceux qui n'osaient pas placer le bonheur dans la possession des richesses, le plaçaient dans celle de la science. D'autres enfin, sentant combien la liberté économique et politique importe aux fortes individualités dans la conquête des richesses et dans l'acquisition du savoir, mettaient toutes leurs espérances de bonheur dans l'avènement et le développement de l'individualisme. Amour exclusif des richesses

1. V. CAUVÈS, *Cours d'économie politique*, t. 1, p. 6 et suivantes.

matérielles, confiance absolue dans la science, fétichisme de la liberté, autant d'erreurs et de sophismes contre lesquels Le Play s'est élevé avec sagacité, et, — pour tous ceux qui l'ont bien lu, — avec succès.

L'amour des richesses, d'abord: Le Play n'a jamais compris que l'on pût chercher dans un tel sentiment le sens et le prix de la vie, et on peut avancer qu'une grande prospérité matérielle ne lui a paru enviable ni pour l'individu ni pour la société. Très modeste lui-même, épris de simplicité et de frugalité au point d'avoir été le précurseur des végétariens de ce temps¹, il se faisait du bien-être de l'individu une idée digne des anciens: c'était, d'après lui, un bien-être qui tenait beaucoup plus aux jouissances morales qu'aux jouissances matérielles, aux souvenirs et aux émotions que les choses nous rappellent, beaucoup plus qu'aux sensations qu'elles nous donnent. Que de fois² Le Play, décrivant l'humble aisance de ses

1. V. *Réforme sociale*, T. II, p. 46, note: « Je signale aux physiologistes la supériorité du régime alimentaire où la viande n'entre régulièrement qu'à des époques extraordinaires. Cette supériorité se révèle par l'énergie soutenue, la santé robuste, et surtout l'énergie saine et lucide de nos paysans, comparée à l'effort excessif des ouvriers urbains de l'Angleterre gorgés de viandes et de spiritueux. »

2. V. notamment *Réforme sociale*, T. II, p. 43.

familles souches, a paraphrasé le joli mot d'Horace :

Vivitur parvo bene cui paternum
Fulget in mensa tenui salinum !

Et que de fois aussi, vantant l'agriculture aux dépens de la manufacture, il a décrit le bien-être borné du paysan avec une candeur et une simplicité virgiliennes¹ bien dignes du temps où l'économie politique n'existait pas ! Il est frappant, sur ce point, que le phénomène, si connu et si souvent décrit de l'expansion des besoins ait échappé à un observateur aussi scrupuleux et aussi sagace que Le Play. « Le cercle des vrais besoins matériels, dit-il expressément², est beaucoup moins étendu qu'on ne le croit. »... C'est qu'aussi bien Le Play, dans ses observations sur les rapports de la richesse et du bien-être, s'est beaucoup moins préoccupé du bien-être de l'individu que du bonheur des sociétés ; et il a surtout aperçu que le développement de l'un excluait presque absolument l'existence de l'autre. A mesure en effet que certaines individualités profitent des inégalités

1. Voir notamment *Réforme sociale*, t. II, p. 36.

2. Voir *id.*, *ibid.*, 424. — Voir aussi Ch. de Ribbe, *Le Play d'après sa correspondance, passim* et en particulier p. 346.

naturelles pour accroître sans mesure leurs biens matériels et dépasser en richesses tous ceux qui les entourent, à mesure aussi ces individualités deviennent égoïstes et peu sociables, portées à méconnaître toute hiérarchie et toute discipline sociales : les rapports anciens de patronage et de clientèle sont rompus ; l'envie et la haine se développent en bas, tandis que l'égoïsme se satisfait en haut ; la république prospère en apparence, puisque ce que les économistes nomment la richesse nationale est fait avec la fortune de quelques individus, mais la république est malheureuse en fait, puisqu'il n'y règne partout qu'antagonisme et discorde. Écoutons d'ailleurs Le Play lui-même nous exposer de ce point de vue les inconvénients de la richesse¹ : « Sans doute, dit-il, la richesse, fruit du travail et de la tempérance, est par elle-même un élément de bien-être et de prospérité, elle peut développer chez l'homme de nouvelles aptitudes, elle lui donne de nouvelles forces pour soumettre le monde physique à son empire..... Mais elle lui permet aussi de se soustraire à l'obligation du travail journalier, elle l'expose aux inspirations de l'oisiveté, des passions brutales et des appétits sensuels, elle crée ainsi les mauvaises mœurs et l'égoïsme,

1. Voir *Réforme sociale*, t. II, p. 7 et suiv.

elle engendre l'indifférence pour les maux du prochain. L'antagonisme naît alors du contact entre les pauvres voués à la misère et les riches voués à toutes les jouissances du luxe ; peu à peu, les classes dirigeantes deviennent incapables de remplir leur devoir, elles perdent les forces morales sans lesquelles on ne peut imprimer aux subordonnés une utile impulsion, elles désorganisent la société en pervertissant par leur exemple les femmes, les jeunes gens et les classes inférieures ; la richesse cesse alors d'être bienfaisante » : loin de compenser les désordres sociaux, elle les fait naître ou les aggrave. Et, quand Le Play voulait fournir une confirmation empirique de ces idées, il ne la cherchait pas seulement dans l'Écriture et dans l'histoire, il ne se contentait pas de rappeler la divine parole « qu'il est bien difficile qu'un riche entre dans le royaume des cieux », — ou de décrire¹ en un pur langage « les restes de ces villes d'Asie, autrefois peuplées et vastes, à peine visibles aujourd'hui au milieu de l'immense désert et dont la décadence a commencé précisément à l'époque où les ressources matérielles y étaient le plus abondamment accumulées ». Il regardait autour de lui, il sondait les hommes, il analysait les faits et il

1. *Constitution essentielle d'humanité*, p. 20.

décrivait, avec une admirable pénétration, ce mal bien connu de nous qu'il appelait *le paupérisme* et que nous décorons aujourd'hui du nom de *question sociale*. — Qu'est-ce en effet que la question sociale sinon le résultat du brusque développement et du rapide essor procuré à la richesse de quelques individualités par l'étonnant progrès de l'industrie moderne ? Ce progrès a transformé l'organisation des sociétés ; d'un jour à l'autre il a fourni à quelques individus les moyens de faire valoir et de mettre en lumière les supériorités dont il jouissent en vertu de l'inégalité naturelle et sociale : tel homme, qui, au temps de « l'âge des herbes », ou même simplement de « l'âge des machines », serait resté un simple agriculteur, cultivant le champ paternel, est devenu dans « l'âge de la houille » un industriel puissant, brasseur d'affaires, employeur d'hommes et surtout manieur de capitaux. La condition de ces anciens égaux n'a cependant changé qu'en ce fait qu'il en est devenu le maître, un maître dur et cruel quelquefois, indifférent et égoïste presque toujours. Qu'importe, demande Le Play, le développement de la richesse de cet homme à tous ceux qui gagnent péniblement sous ses ordres le pain de chaque jour ? Que sert-il de nous vanter le progrès matériel, si ce progrès n'a réussi qu'à « convertir en contrastes dou-

loureux et permanents les inégalités créées en germes par la nature » ? Et notre auteur conclut qu'il n'y a pas lieu d'attendre du développement des richesses l'organisation du bonheur futur, alors que ce développement n'a réussi qu'à désorganiser et à ruiner la vie morale et le bonheur passés. Pas plus qu'il n'épousait la confiance des économistes de son temps dans l'action bienfaisante de la richesse, Le Play n'a partagé la foi des savants et des philosophes de son époque dans la science considérée comme « règle de la conduite droite », et comme guide vers le bonheur. On se rappelle de quel prodigieux enthousiasme furent remplis à cet égard les hommes de 1848 et 1850 : c'était le temps où Renan écrivait du fond d'une mansarde, au quartier latin, le plus sincère comme aussi peut-être le plus curieux de tous ses livres, et il l'intitulait *l'Avenir de la science* ; les disciples de Guizot préparaient un mouvement en vue d'améliorer la loi de 1833 sur l'instruction primaire et il n'a pas tenu qu'à eux que celle-ci ne fût dès le milieu du siècle « gratuite et obligatoire » ; Spencer enfin publiait en Angleterre un traité de l'éducation ¹ admirable par l'ingéniosité et la verve et dans lequel il poussait jusqu'à ses extrêmes conséquences la théorie de

1. V. H. SPENCER, *De l'éducation intellectuelle, morale et physique.*

l'éducation opérée et du bonheur obtenu par la science. — Le Play cependant ne craignit pas, si impopulaire qu'elle fût, de soutenir la théorie contraire et, sur ce point encore, l'originalité de ses vues ne le cède qu'à leur sagacité. On peut diviser en deux parts les objections qu'il a amassées contre la science considérée comme condition générale de la conduite droite et du bonheur humain : les unes portent sur la science elle-même, les autres sur l'instruction primaire. — Quant aux premières, Le Play, savant lui-même, et accoutumé par son métier d'ingénieur à faire, pour ainsi dire, entrer de la théorie dans les faits, n'a jamais songé à nier que la science ne fût idéalement la meilleure règle des actions humaines ; mais en pratique il lui paraissait impossible que l'homme acquît une science assez complète pour qu'elle le guidât dans toutes les démarches de son existence. La science contemporaine en effet est si vaste et si complexe qu'elle ne peut plus être intégralement possédée ; il faut, pour la cultiver avec fruit, se spécialiser dans une de ses parties ; les plus autorisés de nos savants finissent ainsi par ne connaître qu'une science morcelée ou fragmentaire, et alors de deux choses l'une : ou bien ils reconnaissent l'impuissance de leur savoir à régler leur conduite morale, et ils retournent à la morale traditionnelle, ou bien

ils essayent de se guider d'après les principes en honneur dans leur spécialité, et ils font alors de véritables maniaques inutiles à eux-mêmes et à la société. « Les sciences physiques ¹, dit Le Play, qui ont révélé tant de vérités utiles, deviennent moins fécondes à mesure que les sociétés perdent la morale traditionnelle, et il s'en faut de beaucoup que leur influence sociale grandisse avec le nombre de leurs vérités. Les savants ne peuvent, en effet, exceller dans des connaissances si complexes qu'en se renfermant dans une spécialité restreinte. Il se produit, par conséquent, dans l'emploi de leurs facultés un phénomène analogue à celui qui résulte pour les artisans de l'extrême division du travail manufacturier. L'homme se rapetisse sous certains rapports, pendant que le savant grandit, surtout si une préoccupation soutenue par les vérités morales ne met pas son esprit hors des atteintes de l'orgueil. C'est ainsi qu'une application trop absolue aux sciences physiques, loin de guérir les maux provenant du désordre moral, peut quelquefois les aggraver. Les fausses doctrines sociales qui troublent maintenant les esprits ont été propagées aussi souvent par cette classe des savants que par les hommes qui prétendent s'inspirer

1. *Réforme sociale*, t. I, p. 11.

de leur propre raison. » — Quant à l'efficacité de l'instruction primaire sur la moralité nationale, Le Play fait deux remarques principales : la première est que, en vertu même de son caractère restreint et élémentaire, l'instruction primaire ne saurait être considérée comme une règle suffisante de la conduite droite ; elle est bien plutôt une gymnastique utile à l'esprit et une discipline salutaire au caractère ; elle est un moyen et non une fin en elle-même. « En recueillant leurs souvenirs ¹, dit Le Play, les hommes d'un jugement éprouvé conviennent tous que la véritable utilité de l'enseignement n'est pas dans les connaissances immédiates que l'enfant en obtient, mais dans la culture qu'en reçoit son esprit. Il en est des travaux offerts à l'intelligence de l'enfance comme des exercices du corps, ils ne se retrouvent guère dans les occupations usuelles de la vie ; mais, en assignant aux facultés naissantes des devoirs simples, en rapport avec la faiblesse des organes, ils préparent les nouvelles générations à remplir les fonctions sociales et à faire un utile emploi de ces facultés. » Aussi bien l'enfance est-elle par nature aussi souple, aussi docile qu'on veut bien le croire, et par suite sera-t-il aisé de la munir d'une doctrine scientifique assez forte pour lui

1. *Réforme sociale*, t. II, p. 308.

tenir lieu de discipline morale et lui assurer le bonheur ? Le Play ne le croit pas, et c'est ici sa seconde remarque touchant l'instruction primaire. « Les enfants ¹, dit-il, opposeront toujours une résistance passive aux théories qui prétendent imprimer par le moyen de l'instruction primaire une impulsion heureuse à une population. Ils se résigneront toujours de mauvaise grâce à des efforts dont l'utilité immédiate ne leur est pas démontrée. » Et peut-être convient-il de les en féliciter : « Car ², ajoute curieusement Le Play, ils restreignent ainsi avec beaucoup de sagacité le champ des études scolaires, par une intuition fort nette des convenances propres au milieu social où ils sont placés, et, sous ce rapport, ils concourent à la conservation de l'ordre traditionnel. »

De même qu'il prévoyait ainsi ce que depuis on a appelé avec éclat la *faillite de la science* ³, Le Play a aussi prédit et expliqué ce que nous appellerions volontiers la *faillite de la liberté*. Le prestige de cette abstraction était encore très grand du temps de Le Play, et l'individualisme, qui régnait en maître dans les mœurs, régnait aussi dans les doctrines et dans les préceptes

1. *Réforme sociale*, p. 312.

2. *Id. Ibid.*

3. V. la brochure de M. Brunetière, publiée sous ce titre.

économiques. L'origine de son succès remontait à la philosophie classique du XVIII^e siècle et en particulier aux théories de Rousseau : l'être de raison que Rousseau et ses contemporains appelaient tour à tour l'Homme et le Citoyen, était devenu pour les économistes de notre siècle l'Individu. On le croyait toujours doué d'une perfection originelle ou tout au moins d'un sentiment inné, exact et sûr, de ce qu'on nommait son *intérêt personnel* : pour peu qu'il fût complètement libre dans ses manifestations et dans les actes qu'il inspirait, ce sentiment devait conduire l'individu au bonheur. Enfin, suivant un raisonnement aussi arithmétique que puéril, on concevait le bonheur social comme étant fait de la somme des bonheurs individuels, et on s'en remettait sur la liberté du soin d'assurer le bonheur des individus et par surcroît celui des peuples. C'est alors que Le Play tenta une des critiques les plus profondes qui aient été faites de l'individualisme, et dans laquelle il montre tour à tour l'individu impuissant à assurer son propre bonheur et l'individualisme beaucoup plus propre à compromettre qu'à engendrer le bonheur général. L'impuissance de l'individu en fait de bonheur est à la fois physique et morale. — « L'enfant¹ naît incapable de produire le pain

1. *Constitution essentielle de l'humanité*, introduction, p. 6.

quotidien nécessaire à sa subsistance ; il y a même des contrées où, devenu adulte, il ne pourrait subsister isolé¹, par exemple les steppes habitées par les pasteurs nomades de l'Orient, ou encore certaines parties de la Russie dans lesquelles la loi prévoyante interdit aux individus de se séparer de la famille. » Mais c'est surtout au moral que se manifeste la faiblesse native de l'individu abandonné à lui-même. Elle est alors si grande que la religion a eu fait à bon droit la matière d'un dogme et que les penseurs les moins religieux se sont accordés à en constater la décevante réalité. Et Le Play, comme eux peut-être attaché à quelque enfant, mais comme eux aussi sans doute épris avant tout de vérité, nous a donné ici la plus dure appréciation de l'âme de l'enfant qui ait été exprimée chez nous depuis La Bruyère : « Les enfants², dit-il, ont un penchant inné vers le mal » ; s'ils sont abandonnés à eux-mêmes, ils ne songent qu'à le satisfaire, si bien que leur malignité foncière sera toujours le plus grand des obstacles au bonheur des sociétés humaines. Et notre auteur rapporte ici, avec complaisance, le fameux mot de saint Augustin : « L'innocence des enfants

1. *Réforme sociale*, t. 1, p. 314.

2. V. *Constitution essentielle de l'humanité*, ch. 1, L'homme devant la création et devant ses semblables.

tient à la faiblesse de leurs organes, et non pas à celle de leur concupiscence¹. » — L'individu adulte pourra-t-il se délivrer du moins du péché originel et devenir l'artisan de son propre bonheur? Le Play ne le pense pas, et il en donne pour raison l'existence du libre arbitre, qui lui apparaît comme un pouvoir de choisir entre le bien et le mal. Or, « livré à ses tendances natives², l'individu fait rarement un choix judicieux, » l'erreur et le vice deviennent vite son fait, si bien que Le Play est allé jusqu'à regretter pour l'homme isolé l'inconscience et la sûreté de l'instinct des animaux³. — Est-ce donc du développement spontané et égoïste de semblables individualités que l'on pourrait *a fortiori* attendre le bonheur général? Le Play n'a pas de peine à établir une réponse négative à la question ainsi posée. Dès en effet qu'ils sont réunis en un groupe social, tout en restant abandonnés à eux-mêmes, la malignité originelle des individus se complique de leur inégalité naturelle⁴ : celle-ci achève ce qu'avait si bien commencé celle-là ; car, tandis que la malignité pousse les individus

1. V. *Constitution essentielle de l'humanité*, ch. 1. — V. aussi : *L'organisation de la famille*, p. 408, et Ch. de Ribbe, *Le Play d'après sa correspondance*, p. 301.

2. *Constitution essentielle de l'humanité*, ch. 1, p. 22.

3. Id., *ibid.*

4. Id., *ibid.*

à entrer dans de perpétuels conflits d'égoïsme, d'ambition et de convoitise, l'inégalité aide les plus forts à venir à bout des plus faibles. Par le fait du triomphe de l'individualisme, la société la plus civilisée en apparence et la plus prospère est ainsi ramenée à l'état malheureux de lutte perpétuelle et d'antagonisme constant. Et Le Play, au terme de son œuvre et de la description qu'il avait donnée de ces désordres, écrivant à un ami dans un de ces moments de découragement, auxquels sa grande âme n'a pas échappé, a pu résumer son travail dans cette étonnante parole : « J'ai montré comment un peuple civilisé peut retomber à l'état sauvage¹. »

II

Nous venons de voir comment et pour quelles raisons Le Play rejette la conception réaliste et individualiste que ses contemporains se faisaient du bonheur : voyons maintenant la conception personnelle qu'il nous propose.

Nous l'avons dit, elle est avant tout sociale ; ayant montré en effet l'inaptitude native de l'individu à se procurer le bonheur et l'impos-

1. CH. DE RIBBE, *Le Play d'après sa correspondance*, p. 201.

sibilité qu'il y a pour la société de vivre heureuse en laissant les individus se développer librement, Le Play devait, en bonne logique, rechercher un criterium du bonheur qui fût uniquement social, ou, pour mieux dire, qui s'appliquât exclusivement au fait que des hommes vivent rapprochés et entretiennent de quotidiens rapports. Ce criterium lui est apparu dans l'ordre et l'harmonie qui régnait entre les divers éléments d'une société, ou, comme on dit parfois, entre les classes, et il a donné à cet ordre et à cette harmonie le nom de *paix sociale*. « La paix sociale ¹, dit-il, fondée sur l'entente mutuelle

1. *Réforme sociale*, II, p. 9. — Voir aussi *Les ouvriers européens*, t. I, *passim* et en particulier le passage où Le Play raconte comment l'observation des populations patriarcales de l'Orient lui inspira sa théorie du bonheur. — V. enfin, dans *La constitution essentielle de l'humanité*, le chapitre intitulé : *Comment la méthode sociale a signalé partout la paix comme criterium du bonheur*. — Il serait curieux d'étudier la genèse de cette idée dans l'esprit de Le Play, suivant la méthode biographique et empirique d'un Sainte-Beuve ou d'un Taine : on la verrait germer dès la première enfance de notre auteur, au temps où il jouait sur la plage de Honfleur avec les enfants des pauvres pêcheurs de la côte. Ceux-ci eussent été bien heureux dans leur humilité, s'ils avaient eu la paix sociale ; mais de temps en temps, l'Anglais, ennemi héréditaire, venait s'emparer de leurs bateaux et de leurs pêches, et tout n'était plus que désolation dans ce petit monde. — Plus tard, Le Play assiste aux journées de juillet 1830, et du sang répandu et de la misère étalée autour de lui, il garde encore une impression ineffaçable. — Enfin, qui ne se rappelle l'admirable scène, digne de la philosophie antique, et dans laquelle Le Play, devenu presque aveugle, sur le point de subir une opération dangereuse, entendit monter vers son lit de douleur le bruit des insurrections de juin 1848, et se promit solennellement, si la vie lui était conservée, de

de toutes les classes est le plus grand de tous les biens » ; car elle est le signe, la marque infail-
lible que la satisfaction et la joie règnent chez
les membres d'une société. Dès lors, tous les
raisonnements du sociologue, comme aussi tous
les efforts du bon citoyen, devront tendre à
assurer la paix sociale, ou plus exactement, à la
défendre et à la préserver contre les causes de
trouble et les occasions de discorde. C'est ainsi
que les conditions générales du bonheur
deviennent pour Le Play purement négatives :
il s'agit moins de provoquer et de développer
dans ses éléments une prospérité positive et
matérielle que de sauvegarder dans son inté-
grité et sa pureté une sorte de quiétude et de
béatitude morales. Afin de réussir dans cette
sauvegarde, on sacrifiera au besoin beaucoup
de ces avantages extérieurs, qui passent ordi-
nairement pour les facteurs essentiels du
bonheur : gloire, richesse, prestige artistique.
On fera la société toute petite et toute modeste ;
on lui interdira les longs espoirs et les belles
pensées, et on ne se préoccupera que de
préserver sa paix intérieure. Il arrive ainsi à

la consacrer tout entière à ramener la paix sociale parmi nous ? ... Sur
tous ces points, voyez : Le Play, *Les ouriers européens*, Introduction,
passim ; — *La constitution essentielle de l'humanité*, p. 2, — et Ca.
DE RIBBE, *Le Play d'après sa correspondance*, passim.

Le Play ce qui est toujours advenu aux penseurs qui ont fait du bonheur une harmonie psychologique ou sociale : pour que cette harmonie existât, ils ont dû en réduire les éléments à leur plus simple expression, et, pour qu'elle subsistât, ils ont dû se préoccuper de la préserver contre toute espèce d'événement extérieur et de résumer les règles de bien vivre en une règle d'*ataraxie*. Épicure, par exemple, désireux de fournir une formule de bonheur qui fût accessible à tous, réduisait ce bonheur à n'être plus qu'une santé physique et intellectuelle, une *εὐψυχία*, quelque chose de fort comparable à la végétation d'une plante qui se porte bien; et toute la morale consistait dès lors à garder l'*εὐψυχία* contre les causes extérieures de trouble et d'inquiétude : ambition, avarice, amour, etc. Toute cette morale aboutissait ainsi à des règles purement négatives et qui pourraient satisfaire l'ascétisme le plus rigoureux. — De même Le Play, en ce qui touche le bonheur social, a dû en réduire les éléments concrets et positifs à leur plus simple expression; il en a, au contraire, longuement décrit et analysé les éléments négatifs, c'est-à-dire les conditions qui permettent d'assurer la paix sociale contre toute espèce de désordre et d'insécurité. C'est à peine s'il fait ici aux partisans de la prospérité matérielle la concession que le pain quotidien est

nécessaire¹, et « il place son acquisition au rang des conditions du bonheur social. Nous avons déjà vu, en effet, en quelle estime il tenait la frugalité et combien il a ignoré ce phénomène de l'expansion des besoins qui fait que le luxe d'hier est devenu le nécessaire d'aujourd'hui. « La vie humaine², écrit-il quelque part, est simple, elle recherche certaines satisfactions, qui restent éternellement les mêmes. » Au nombre de ces satisfactions, il place le pain quotidien, mais rien de plus, et il continue sa recherche de ce que nous pourrions appeler maintenant les conditions générales négatives de la *paix sociale*.

Elles sont au nombre de deux : la morale et la religion ; essayons, d'après Le Play, d'en déterminer l'utilité et la fonction sociale. — La morale d'abord : il est très curieux de voir comment Le Play, épris des sciences historiques, conscient de la relativité des idées aux temps et aux milieux, est néanmoins resté persuadé de l'immuabilité des idées morales. « La morale³, dit-il, est immuable.....; les innovations tentées dans son domaine demeurent stériles.....; il n'a rien été ajouté à la loi du Décalogue »; etc., etc.,;

1. Lettre à M. Ch. de Ribbe. V. Ch. de Ribbe, *Le Play d'après sa correspondance*, p. 346.

2. *Ib.* Idem.

3. *Réforme sociale*, t. 1, p. 14 et suiv.

et, sur la fin de ses jours, il se piquait de démontrer que les moralistes de tous les temps et les réformateurs de tous les pays, y compris lui-même, n'avaient rien inventé, que toutes les règles de la conduite droite étaient enfermées dans la loi de Moïse, et qu'on s'épuise en de stériles efforts quand on veut compléter ou perfectionner cette loi. « L'art par excellence ¹, écrit-il, celui qui procure aux familles le bonheur dans la stabilité et dans la paix, est connu et pratiqué avec succès depuis le premier âge de l'humanité. Mais c'est l'unique trait de ressemblance qu'il présente avec les arts usuels les plus précoces ; il diffère en effet de ces derniers en ce qu'il avait acquis, dès l'origine, toute la perfection que comporte la faiblesse innée de la nature humaine. Les principes du bonheur étaient connus des plus anciens patriarches que l'antiquité nous signale ; ils ont été transmis par eux aux petits agriculteurs de la Chine, qui les ont conservé jusqu'à ce jour. Ils exercent une autorité souveraine sur les constitutions primordiales de toutes les races. » Et Le Play se flatte de pouvoir invoquer ici le témoignage de Proudhon, peu suspect de partialité en la matière, et qui, lui aussi, dans une page célèbre, s'est plu à

1. *La Constitution essentielle de l'humanité*; v. le chapitre intitulé : *Comment l'auteur s'est aperçu qu'il n'avait rien inventé.*

exalter les beautés du Décalogue et sa compréhension de toutes les règles morales. Il est sans doute permis, touchant l'immutabilité de la morale, de ne suivre ni le sentiment de Proudhon ni celui de Le Play ; mais il convient avant tout de chercher à se l'expliquer et on y parvient aisément quand on se demande ce que Le Play compte faire de la morale. Il veut en faire, nous l'avons dit plus haut, une condition négative de la paix sociale, il veut qu'elle restreigne et qu'elle corrige, qu'elle prévienne surtout le développement des égoïsmes individuels, il veut en un mot qu'elle enseigne à l'individu le sacrifice de ses appétits et de ses passions en vue du maintien de l'harmonie sociale. Toutes les lois de la conduite se résument pour lui dans ces apophtegmes : « La paix sociale est le criterium du bonheur ; *les bons* sont ceux qui apaisent la discorde, *les méchants* ceux qui la font naître ; le *bien*, c'est le bonheur dans la paix et l'accord des âmes, le *mal*, c'est l'inquiétude dans l'antagonisme et la haine ; la science des sociétés est subordonnée à l'amour de nos semblables comme la géométrie l'est aux axiomes de l'étendue¹. » Sur tous ces points, la loi morale traditionnelle est évidemment faite pour satisfaire Le Play, et, pour emprunter

1. *Constitution essentielle de l'humanité*, p. 17.

encore une des images de notre auteur, elle est le « ciment » qui tient solidement et harmonieusement liés tous les matériaux de l'édifice social.

De même la religion, dans laquelle Le Play, — sauf peut-être durant les dernières années de sa vie, — n'a jamais vu qu'une garantie de l'ordre social, et — qu'on nous passe l'expression — une sorte de garde-fou institué à l'avantage des indociles et des égoïstes par les gens prudents et expérimentés. Que l'on examine en effet, dans leur détail, les nombreux éloges adressés par notre auteur à la religion et à ses dogmes, on n'en trouvera aucun qui ne se réfère, en dernière analyse, à l'utilité sociale. Le Play vante la religion en général, mais c'est qu'il a « en vain ¹ cherché parmi les contemporains une seule race d'hommes qui soit prospère sans prendre pour règles les croyances et les pratiques d'un dogme. » Il veut que la religion soit pratiquée et enseignée dans la famille, c'est qu'aussi bien elle fonde l'autorité paternelle ², « la seule qui vienne de Dieu ».

1. *Constitution essentielle de l'humanité*, p. 89.

2. V. en particulier *Réforme sociale*, t. 1, page 119, l'anecdote bien connue : « Un jour je pressais de questions plusieurs paysans russes pour constater si la liberté communale avait une base sérieuse. Je me préoccupais surtout d'apercevoir la sanction usuelle de l'autorité exercée dans la commune par les chefs de famille : « Penses-tu donc, ô étranger, me dit alors l'un d'eux, en élevant la main vers les images sacrées, qu'un enfant de la sainte Russie voudrait jamais, en désobéissant à son père, compromettre son salut éternel ! »

Il veut enfin que l'atelier et la cité elle-même soient pour ainsi dire pénétrés de religion ; mais c'est qu'il a aperçu qu'en Angleterre ou aux États-Unis, par exemple, le dogme est un utile contrepoids à la liberté ¹, et mérite par là même de présider et d'inspirer la police de l'État. « Que faire d'un peuple maître de lui-même, s'il n'est soumis à Dieu ? » avait déjà écrit Tocqueville. Le Play reprend le mot à son compte ; il établit la foi à côté du devoir comme double garantie de cette paix sociale qui est, d'après lui, tout le bonheur humain ; et sur la fin de sa vie, cependant qu'autour de lui les hommes et les événements semblaient de moins en moins pénétrés de moralité et de piété, il écrivait encore à l'un des confidents de sa pensée ces nobles et mélancoliques paroles ² : « La vie entière est fort triste, mais nous devons être heureux d'y rester pour faire notre devoir : ceux qui cherchent leurs satisfactions dans le dévouement au prochain sont les seuls bien avisés ; quant à la théologie, c'est la première des sciences : toutes les autres sont fausses, au moins dans leurs conséquences

1. *Réforme sociale*, t. 1, p. 132 et suivantes. Le Play va ici jusqu'à nous proposer en modèles les Quakers, qui, dit-il, ont réussi, mieux que toute autre secte, à subordonner aux principes du Christianisme la vie publique et privée de chaque famille. »

2. Lettre à M. Ch. de Ribbe. — V. Ch. de Ribbe, *Le Play d'après sa correspondance*, pages 10, 273 et 275.

pratiques, lorsqu'elles ne marchent pas avec elle. »

La paix sociale, tel est donc le bonheur ; le pain quotidien, la pratique du devoir, la foi religieuse, telles en sont les conditions générales ; Il nous reste maintenant à en étudier les lois particulières dans les différents groupements sociaux : famille, atelier et cité ; ce sera l'objet de notre seconde partie.



DEUXIÈME PARTIE

Les conditions particulières
du bonheur.

CHAPITRE I^{er}

LE BONHEUR DANS LA FAMILLE: *la famille stable*.

Le premier groupement social dans lequel Le Play ait étudié les conditions particulières du bonheur est, comme on sait, la famille. Dès l'instant que l'individu lui avait paru incapable de se procurer le bonheur, la famille devait en effet constituer aux yeux de Le Play la véritable unité sociale ¹: il y voit à la fois la discipline primordiale et essentielle dont l'individu a besoin, la meilleure école de la paix sociale et enfin la première réalisation de cette paix. « La famille, dit-il, fonde la société à son usage ² ». Toutefois, il y a famille et famille, comme il y a société et société, et c'est pourquoi Le Play a pris soin de distinguer et de dénombrer par avance le type de famille qu'il va nous proposer pour modèle. Il l'appelle la *famille stable* ou encore la *famille*

1. Rappelons que les disciples de Le Play ont ici poussé jusqu'à ses dernières conséquences ce qui n'était chez lui qu'une vue systématique, et prétendent que toute espèce d'observation sociologique doit commencer par des monographies de famille. (V. en ce sens M. Vignes, *La science d'après Le Play*, et, en sens contraire, R. Worms, *Organisme et Société*.)

2. *Constitution essentielle de l'humanité*, p. 42.

souche, et il la distingue d'abord de la *famille patriarcale*, « qui a l'inconvénient de faire vivre les moins actifs sur le travail des plus courageux », ensuite de ce qu'il nomme la *famille instable* et qui répond assez bien à notre famille contemporaine: « celle-ci consiste, dit-il¹, en ce que les enfants et les parents, dégagés de bonne heure de toute obligation réciproque, se séparent pour jouir respectivement des produits de leur travail. Les enfants bien doués et actifs peuvent s'en trouver bien, les inhabiles et les vicieux tombent vite dans une condition misérable » et la paix sociale se trouve par la même compromise, sinon rompue. De là les préférences de Le Play pour la *famille souche*, dont les caractères généraux sont les suivants²: propriété d'un bien de famille, autorité du père, vertu et industrie domestique de la mère, association du père avec un des enfants marié et destiné à perpétuer la famille, établissement de tous les autres enfants en dehors avec une dot, perpétuité au foyer des habitudes de travail, des moyens d'influence et

1. *Réforme sociale*, t. 1^{er}, p. 327.

2. V. en particulier Le Play, *Réforme sociale*, t. 1^{er}, p. 328 et suiv. — Le Play, Cheysson, etc., *Les ouvriers des deux mondes*, t. 1^{er}, monographie de *Paysans en communauté du Lacedan*. — Cette monographie, complétée par M. Cheysson, a été reproduite à la suite de l'ouvrage de notre auteur intitulé *L'organisation de la famille*.

des traditions créées par les aïeux, etc., etc. — Nous n'étudierons pas dans leur détail tous ces caractères et avantages de la famille stable ; nous nous bornerons à dégager et analyser les trois conditions principales de son existence et de sa prospérité : la propriété familiale, l'autorité paternelle, la vertu et l'industrie domestique de la mère de famille.

I

LA PROPRIÉTÉ FAMILIALE.

Le Play passe de coutume pour un des plus fermes apologistes de la propriété individuelle : cependant rompu comme il l'était à l'observation des phénomènes sociaux et de leur diversité, il s'est bien gardé de considérer le droit de propriété comme un principe absolu et intangible, ou, ainsi qu'on le dit parfois, comme un droit naturel ; il a admis qu'il pût exister divers modes de tenures et il a montré comment chacun d'eux, et le communisme lui-même¹, présente à la fois des inconvénients et des avantages. Il a fait mieux : bien loin de vanter les mérites de la

1. V. notamment *Réforme sociale*, T. 1, p. 493.

propriété individuelle, il les a méconnus et ignorés¹, et ne paraît avoir vraiment estimé que ceux de la propriété familiale. Ici encore, reparaît la double originalité que nous avons déjà plusieurs fois signalée. Le Play ignore ou veut ignorer l'individu : pas plus qu'il ne le conçoit vivant à l'écart du groupe familial, il ne l'imagine possédant et cultivant en dehors du domaine paternel. D'autre part, Le Play ignore ou néglige le point de vue réaliste des économistes classiques et qui consiste à se demander quel est le meilleur mode de tenure en vue de la production ; il se demande, lui, quel est le meilleur mode de tenure en vue du bonheur moral, ou, comme il dit, en vue de la paix sociale, et de nouveau, il conclut à l'excellence de la propriété familiale. Sans doute, celle-ci lui apparaît bien comme devant fournir le pain quotidien de la famille, et cela avec une régularité et une facilité qui font du foyer « un centre permanent de protection et de vie² », mais ce qu'il aperçoit le mieux et ce qu'il analyse le plus complaisamment, ce sont les avantages immatériels qu'elle

1. Cela n'est pas strictement exact, car, en plus d'un endroit, Le Play écrit *propriété individuelle* au lieu de *propriété familiale* ; ce qui est certain, c'est qu'il estime la propriété individuelle comme la familiale en proportion des vertus morales dont elle est le prix : tempérance, prévoyance, épargne, etc. (V. *Réforme sociale*, t. 1, p. 124.)

2. V. *Réforme sociale*, t. 1, p. 329

comporte et les joies psychologiques qu'elle procure. « Plus j'étudie le problème social, dit-il ¹, et plus je m'assure que le premier degré du bien-être ne consiste pas à étendre les satisfactions physiques, mais bien à éprouver les jouissances morales que donne la propriété. » Ces jouissances si précieuses, essayons de les déduire après lui.

La première est de pouvoir fixer dans des objets matériels les affections de famille et toutes les joies qu'elles procurent, de pouvoir faire participer les traditions et les souvenirs à la pérennité et à la matérialité des choses, de pouvoir donner pour ainsi dire un corps et un visage à l'âme familiale. Ce corps et ce visage, c'était pour Le Play la maison paternelle qu'il voulait simple, frugale, mais exclusivement réservée à la « maisonnée », exempte de locataires et démunie de concierge ² ; c'était le verger ³ et le champ où il est doux de semer

1. *Réforme sociale*, t. 1^{er}, p. 340.

2. V. *Réforme sociale*, t. 1^{er}, p. 336, 338 et 346.

3. Id., *ibid.*, p. 340 : « Les habitations privées n'ont pas pour fin principale de charmer l'œil des promeneurs et des curieux, mais d'abriter des femmes chastes, des enfants soumis, des serviteurs laborieux, et, ce qui résume tout, des citoyens jouissant de leurs foyers en toute souveraineté. Dans l'opinion qu'on se faisait autrefois de la sainteté de ce foyer, on aurait envisagé comme une mesure d'extrême rigueur l'expulsion d'une famille incapable de supporter un accroissement de loyer. A Paris, je ne trouve plus ces idées que chez les vieillards, et il reste peu de propriétaires de maisons qui ne croient pouvoir, avec toute convenance, subordonner leur adminis-

pour ses fils après que, tout petit, on a vu le père y semer pour soi-même ; c'étaient jusqu'aux humbles arbres qui décoraient l'enclos, et dont Le Play, retenu dans Paris par les exigences de « l'économie sociale », ne parlait jamais qu'avec la mélancolie d'Ulysse regrettant la fumée de son toit¹. — Jusqu'à Le Play, la question avait été réservée aux poètes de savoir si les objets inanimés ont une âme,

« Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer. »

Cette question, Le Play, comme on le voit, l'a reprise à son compte et fait entrer dans le domaine de la science sociale : il est permis de lui en savoir gré.

Le second avantage qu'il trouve à la propriété familiale avait déjà été signalé par les économistes qui le rapportaient à la propriété individuelle : c'est la joie de créer et le plaisir de voir naître, c'est le sentiment de notre force et de notre utilité. Ce sentiment, Le Play l'a

tration à la baisse ou à la hausse des loyers, et renouveler leurs locataires aussi fréquemment que leurs valeurs de bourse. *L'application du principe de l'offre et de la demande désorganise ainsi les rapports sociaux, en matière de locations comme en matière de salaires.* »

1. V., dans *Le Play d'après sa correspondance*, par Ch. de Ribbe, les lettres dans lesquelles Le Play fait part à son ami des regrets qu'il éprouve touchant ses châtaigniers de Ligoure.

plusieurs fois analysé et vanté : « Le pouvoir d'agir et de créer est, dit-il, une jouissance morale parfaitement distincte des avantages matériels qui résultent de la création et de l'action ¹, » mais il l'a en même temps épuré et ennobli en le faisant altruiste, détaché de toute arrière-pensée personnelle, presque religieux. Pour lui, le plaisir de créer est celui du père de famille ou du fils aîné occupés à assurer la subsistance de la « maisonnée », et le « geste du semeur » ne lui paraît plus joyeux et « auguste » que parce qu'il sème pour les autres.

Ainsi, la propriété familiale vaut surtout par les sentiments qu'elle procure et non par la fécondité qu'elle déploie : c'est en ce sens qu'elle est une des conditions du bonheur des familles et par delà, du bonheur des peuples. Elle-même cependant, suivant quelles conditions peut-elle être organisée et maintenue, quel doit être son régime légal et économique ? C'est maintenant la question qu'il faut nous poser, d'après Le Play. Il l'a résolue en mettant deux conditions au régime de la propriété familiale. La première est bien connue et son nom reste attaché, dans le grand public, au nom de Le Play lui-même ; c'est la transmission intégrale ; la seconde a été

1. *Réforme sociale*, t. III, p. 341.

beaucoup moins remarquée, encore qu'elle soit essentielle : c'est la modicité, l'égalité et surtout l'universalité des biens de famille.

Il est incontestable en effet que Le Play, — qui a eu en cela des prédécesseurs tels qu'Aristote et Montesquieu, — pencha toute sa vie vers un système social dans lequel les fortunes modestes, mais suffisantes, et départies à toutes les familles, seraient et demeureraient à peu près égales. Cette préférence, nous l'avons déjà indiqué, était dans la logique de son système et de sa conception du bonheur : dès l'instant qu'il concevait le bonheur comme une harmonie entre les individus et entre les classes, il devait proscrire de la société toutes les inégalités susceptibles d'engendrer la discorde, et il a exprimé maintes fois que telle était bien sa pensée, tel aussi son but, en ce qui regarde la propriété. Tantôt, il explique que la propriété ne vaut que par la moralité qui la nivelle ou la maintient égale pour tous : « Sans moralité, dit-il¹, les paresseux abondent, seuls, les forts, les hardis, les rusés deviennent riches ; un fossé se creuse entre les classes, la misère précédemment conjurée par la communauté devient le lot fatal de ceux qui ne savent pas faire un emploi judicieux de leur libre arbitre, tandis que les sug-

1. *Réforme sociale*, t. 1^{er}, p. 398.

gestions de l'intérêt donnent aux autres des moyens illimités de succès. » Tantôt il exalte, ainsi que nous l'avons déjà vu ¹, les mérites et les charmes de la frugalité qui accompagne une égale répartition des richesses ; il condamne et flétrit le luxe ² qui en accompagne une inégale distribution. Enfin, voici un passage où il dit expressément : « La propriété ³ est après la religion le principal soutien de l'ordre social quand elle est répartie entre toutes les classes et quand la classe dirigeante réussit à en faire mieux que toute autre un honorable usage... L'existence d'une classe nombreuse privée de toute propriété est un fait nouveau et accidentel. Les nations manufacturières de l'Occident, parmi lesquelles cette désorganisation sociale s'est produite, doivent remédier à ce vice honteux de leur constitution présente. » Ici Le Play nous renvoie à ces monographies d'ouvriers propriétaires de l'Orient ⁴ qu'il a lui-même dressées avec un soin si heureux et une sympathie si complète qu'on croirait presque, en les lisant, relire quelque parabole évangélique.

1. V. *supra*, p. 14, note. — V. aussi *Organisation de la famille*, p. 33.

2. V. notamment *Réforme sociale*, t. 1^{er}, p. 81.

3. Id., *ibid.*, p. 202.

4. Voir notamment, dans les *Ouvriers européens*, la monographie IV, *Forgeron de l'Oural*. — V. *Charpentier de l'Oural*.

Entre autres raisons qui font que l'ouvrier de la France contemporaine n'est pas près de connaître semblable béatitude, Le Play a aperçu et noté l'institution du partage forcé ; par suite, le rétablissement de la liberté testamentaire dans nos lois, de la transmission intégrale dans nos coutumes est la seconde condition qu'il met à un bon régime de propriété familiale. — Nous allons analyser tour à tour les raisons que fournit Le Play contre le maintien de notre régime successoral et les avantages qu'il aperçoit à un rétablissement de la liberté de tester ¹.

A

Critique du partage forcé.

Les raisons que fournit Le Play contre le maintien de notre régime successoral sont de trois sortes : historiques, économiques et morales.

a) *Raisons historiques.* — Les raisons historiques constituent plutôt une présomption qu'un argument véritable contre le partage forcé. Le Play, en effet, a simplement exposé que cette institution a toujours été « une machine de

1. Sur tous ces points, v. *Réforme sociale*, t. 1, p. 231 et suiv.

guerre contre certaines classes de la société » ; il cite, à l'appui de son dire, l'exemple du Parlement anglais voulant détruire, en 1703, l'influence des catholiques irlandais dans un temps et dans un pays où la transmission intégrale était une obligation ou un droit, et rendant une loi ainsi conçue : « Toute propriété dont un papiste a la possession sera soumise au partage égal. Mais, si le fils aîné de ce papiste devient protestant, elle lui sera transmise intégralement. » De même les hommes de la Révolution ont déclaré maintes fois que, pour dissoudre l'ancienne société, il fallait d'abord ruiner l'autorité des pères de famille, gardiens de traditions surannées, et c'est sous cette inspiration que la Convention vota, le 7 août 1793, l'abolition du droit de tester. Enfin, Le Play a exhumé une curieuse lettre de Napoléon I^{er} au roi de Naples, son frère, écrite du temps que cet illustre parvenu du népotisme commençait à méditer, devant la résistance de l'aristocratie italienne, sur l'inconvénient et les dangers de l'esprit de famille. « Établissez le Code civil à Naples, disait Napoléon, tout ce qui ne vous sera pas attaché va se détruire en peu d'années... C'est ce qui m'a fait prêcher un Code civil et m'a porté à l'établir ». — Ces textes sont curieux, sans doute, mais encore une fois, ils constituent une présomption et non un argument : pas-

sons donc rapidement aux raisons véritables.

b) *Raisons économiques.* — Le Play a fort peu insisté sur les raisons économiques : fidèle à la défiance que lui inspire le développement de la richesse nationale, il ne s'est pas demandé, ainsi qu'on le fait généralement, si le partage forcé favorisait ou non la production, et il a ignoré le classique parallèle entre la grande et la petite propriété. La seule raison économique qu'il ait produite contre notre loi de succession est qu'elle contribue à la diminution de la natalité, si toutefois elle n'en est pas la cause principale; mais, ici encore, il convient de noter que Le Play ne souhaite pas des familles nombreuses afin que la cité soit elle-même nombreuse et grande, mais afin que les familles puissent subsister et se perpétuer à travers de longues générations.

c) *Raisons morales.* — En un mot, Le Play a surtout et presque exclusivement insisté sur les raisons morales, et sa critique du partage forcé peut se résumer dans une ligne: « Il désorganise la société tout entière, parce qu'il désorganise la famille. » En effet :

1° Il force le père à abandonner le travail dès qu'il touche à la vieillesse, à partager son bien entre ses fils et à laisser ainsi la famille sans foyer unique et sans chef autorisé.

2° Il condamne le père à l'isolement pendant

la vieillesse; car, le plus souvent, les biens sont vendus et partagés, et chacun des enfants va chercher fortune en dehors du toit familial.

3° Par suite, il décourage le père et ruine son autorité, qui est pourtant, nous le verrons, une des conditions vitales de la famille.

4° Enfin, il habitue les enfants à la pensée que, pour jouir des avantages sociaux et notamment de la fortune, il n'est pas besoin de s'en rendre digne et d'avoir été distingué par le choix judicieux d'un père clairvoyant; il suffit d'avoir été engendré par un père travailleur et économe.

Telles sont les critiques apportées par notre auteur à l'institution du partage forcé; elles se complètent et s'éclairent par les nombreux avantages qu'il découvre au système de la liberté testamentaire, et qui sont, eux aussi, des avantages moraux : essayons de les résumer.

B

Avantages de la liberté testamentaire.

1° Le premier est la constitution des familles nombreuses; le père de famille, doublé ici d'un propriétaire jaloux de conserver l'intégralité de son domaine, ne craint plus d'avoir beaucoup

d'enfants, puisque, aussi bien, il ne sera plus forcé de leur partager son bien et pourra le transmettre au plus digne.

2° La vie tout entière du père qui peut en user ainsi est vouée au travail ; il n'est pas tenu de se retirer devant ses enfants ; le plus ordinairement, il associe l'un d'eux à son œuvre et le forme à la bonne culture du domaine par son avis et par ses exemples.

3° Le sentiment de la responsabilité paternelle s'accroît et s'épure par là même ; le père se sent, par avance, l'auteur d'un testament où tous ses enfants seront justement nommés : son caractère en est ennobli et son autorité confirmée. « Il se sent constamment, par la pensée, en présence de la mort » ; et c'est, d'après Le Play, la marque des hommes d'élite que de « comprendre ainsi le néant de cette vie, de mettre son espoir dans la vie future et de porter son esprit vers une fin prochaine ».

4° Enfin, la propriété ne passe plus qu'en des mains dignes, puisque, aussi bien, le père a désigné son successeur en connaissance de cause ; la justice distributive est sauvegardée au lieu d'être perpétuellement méconnue ; il ne suffit plus de naître le fils d'un père laborieux et habile pour donner au monde le spectacle de l'inutilité heureuse et de la sottise richement pourvue.

En tout cela, on pourrait se demander ce que Le Play fait des cadets de famille ou plutôt des enfants qu'il n'a pas jugés dignes de lui succéder; puisqu'il les veut nombreux, il semble qu'il doive se préoccuper de leur sort. Or, suivant le modèle des *familles souches* qu'il a si fort admiré et si souvent décrit, Le Play laissait tous ces rejetons de la famille dans la famille elle-même, autour du père et de l'enfant héritier, jusqu'à leur établissement au dehors, leur émigration, leur entrée au couvent, etc... Il entendait qu'on leur assurât une dot mobilière; et, pour le cas où le goût du célibat les porterait à ne jamais quitter le toit familial, il voulait qu'on les y gardât affectueusement, presque pieusement, et comme autant de souvenirs des générations envolées ou disparues. C'est ainsi que le bien de famille demeure, quoi qu'en ait pu dire Le Play lui-même, une sorte de communauté; la théorie de la propriété, commencée par une critique de l'indivision communale ou nationale, se termine par un élogieux tableau de l'indivision elle-même, si bien qu'on pourrait presque la résumer en une sorte de socialisme à mi-côte, également éloigné du collectivisme et de l'individualisme, et dont la formule serait: « Il n'y a pas de bonheur complet en dehors de la propriété familiale. »

II

L'AUTORITÉ PATERNELLE.

A cette communauté, il faut une direction et un chef : cette direction sera l'autorité paternelle tour à tour dévolue au père de famille ou au fils qu'il a institué son représentant. Sur quoi se fonde cette autorité ? quel en est l'effet salulaire ? Telles sont les deux questions que nous allons poser et essayer de résoudre d'après Le Play.

Quant au fondement de l'autorité paternelle, il semble que notre auteur ait un peu varié suivant l'âge, ou, si l'on veut, à mesure que sa doctrine se précisait et s'affermissait dans son esprit. Tantôt, en effet, Le Play fonde cette autorité sur des idées et des textes religieux, il fait du père de famille l'auguste représentant de Dieu sur la terre, l'éducateur et le conducteur d'hommes par excellence, le successeur immédiat ou même le modèle des rois, selon le droit divin : « Le père, dit-il ¹, a pour mission de continuer l'œuvre principale de la création en reproduisant le seul être qui ait le sentiment

1. *Réforme sociale*, t. 1^{er}, p. 382.

de l'ordre moral et qui s'élève à la connaissance de Dieu; il se classe au-dessus du souverain, dont le rôle se borne à diriger une société qu'il n'a pas créée. » — Tantôt, au contraire, Le Play justifie l'autorité paternelle par sa seule utilité en vue du bonheur familial, et la religion elle-même ne lui paraît plus alors qu'un auxiliaire utile, une garantie puissante de cette autorité, qui est primordiale. « Les parents, dit-il ¹ alors, sont conduits par une sorte d'instinct, à s'appuyer sur une autorité plus haute qu'eux-mêmes et qui puisse être acceptée des enfants sous la pression d'une crainte salutaire », et la religion devient ainsi une affaire « de raison autant que de foi ² ». Des sentiments d'affection réciproque achèvent ainsi de fonder l'autorité du père : « L'amour paternel d'une part, qui est la plus durable et la moins égoïste des affections humaines ³, rend cette autorité grave, scrupuleuse, difficile pour elle-même; les sentiments filiaux « contribuent à en alléger le poids » ⁴ pour tous les membres de la famille.

Quoi qu'il en soit d'ailleurs de son fondement, l'autorité paternelle a une incontestable

1. *Constitution essentielle de l'humanité*, Introduction, p. vii.

2. *Organisation de la famille*, *La famille du Laredan*, p. 183.

3. *Réforme sociale*, t. 1^{er}, p. 382.

4. *Organisation de la famille*, p. 126.

utilité, et c'est sur quoi sans doute il convient d'insister après Le Play. Cette utilité se manifeste à deux points de vue : 1^o le père dirige le développement économique de la famille et assure la perpétuité du foyer ; c'est lui, nous l'avons vu, qui choisit l'héritier du bien familial ; c'est lui qui dote les autres enfants sur le produit de l'épargne annuelle, et s'occupe de leur trouver un établissement ; c'est lui, enfin, qui choisit l'épouse de l'héritier, « celle par qui sa race lui survivra ». — 2^o Le père élève les enfants ; c'est là à la fois sa plus haute, sa plus délicate, mais aussi sa plus utile mission. Nous avons déjà vu quelle importance attachait Le Play au problème de l'éducation, comment il ne concevait pas qu'on pût l'assimiler à l'instruction et surtout à la demi-instruction ; comment, en un mot, il fut un des seuls, parmi ses contemporains, à ne pas confondre le chemin du bonheur avec le chemin de l'école. Autant il a douté de l'instituteur public, autant il montre de confiance dans cet instituteur privé qui est le père de famille, qu'il a revêtu par avance de toutes les vertus et qu'il croit par suite d'autant plus apte à les enseigner et à les faire renaitre. « On est ordinairement le maître, dit Montesquieu¹, de donner à ses

1. *Esprit des lois*, livre iv, ch. v.

enfants ses connaissances ; on l'est encore plus de leur donner ses passions. Si cela n'arrive pas, c'est que ce qui a été fait dans la maison paternelle est détruit par les impressions du dehors. » C'est là le sentiment que partage Le Play ; et, pour être sûr que les « impressions du dehors » ne viendront pas combattre et détruire les effets des préceptes ou des exemples paternels, il demande que l'enfant sorte le moins possible du toit familial, qu'il aille à l'école, juste ce qu'il faut pour apprendre la lecture, l'écriture, un peu de calcul et le catéchisme, et il souhaite qu'il prenne au foyer le goût et l'habitude des principales vertus. Quelle est aussi bien la vertu dont une famille heureuse pourrait ne pas fournir le modèle ? Toutes les vertus sont choses de famille, au gré de Le Play, depuis le travail qui dompte la chair et affermit la volonté jusqu'à la frugalité et à la sobriété, « qui sont la vraie force des familles ¹ » en passant par le respect, qui rappelle à l'homme sa faiblesse originelle et incurable et qui le protège contre les sophismes et les séductions de l'individualisme. Sainte-Beuve a écrit que Le Play avait relevé en France « la statue du respect » ² : nous ne sommes pas bien sûr qu'il y ait réussi, mais il est certain

1. *Organisation de la famille*, p. 35.

2. Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. ix, p. 61 et suiv.

qu'il l'a voulu et qu'il a placé le respect au sommet de l'échelle des vertus sociales. Or, on ne naît pas respectueux, on n'apprend pas le respect dans les livres, qui marquent presque tous une révolte de la raison individuelle contre le sentimentou, si l'on veut, le bon sens général, on devient respectueux au foyer paternel en se pliant à une contrainte et à une discipline d'autant plus pratiques et salutaires, qu'elles sont appliquées par les êtres que l'on chérit le plus. Là-dessus Le Play était plein de discours et qui presque tous avaient la mélancolie des regrets. Tantôt il vantait la politesse et le ton de cérémonie qui régnaient autrefois dans les familles et mettaient, dans les rapports de parents à enfants, tout autre chose que ce qu'y mettent aujourd'hui nos *enfants gâtés*; et il citait alors les études qu'un Suisse, ingénieux et savant, avait réunies sous ce titre délicieux : *La désolation de la Chrétienté par la substitution de la familiarité à la politesse*¹; — tantôt il opposait à la *coaction gouvernementale*, fort en honneur chez nous et qui a la prétention de prévenir ou de réprimer tous les écarts de l'individu, la *coaction paternelle*², qui, jadis, suffisait à faire des lois une œuvre quasi superflue, et de la police une institution pour rire. « Prendre

1. V. *Constitution essentielle de l'humanité*, p. 39, note.

2. *Organisation de la famille*, p. 5.

au père son autorité, dit-il¹, ce serait le mettre à même de rétablir de proche en proche, avec le respect et l'obéissance dans la vie privée, la paix sociale dans le gouvernement et dans l'État. »

Nous verrons bientôt comment Le Play conçoit le détail de ce rétablissement : en attendant il nous faut analyser la troisième condition du bonheur familial, c'est-à-dire les vertus domestiques de l'épouse et de la mère.

III

LA MÈRE DE FAMILLE.

« La femme sage et pudique est la providence du foyer » : c'est par ces paroles, empruntées au *Livre des Proverbes*, que Le Play commence le chapitre de la *Réforme sociale* consacré à l'épouse et à la mère ; on devine dès lors les développements qu'il a pu lui donner. Tous cependant ne sont pas, comme on pourrait le croire, de pure rhétorique ; plusieurs idées qu'il renferme ont de nos jours retrouvé une grande actualité, et trois d'entre elles au moins méritent qu'on s'y arrête. La première est relative à la véritable indépendance et émancipation

1. Id. Introduction, p. 22.

de la femme, qui doit être une indépendance et une émancipation morales ; la seconde est relative au mariage, que Le Play voudrait physiquement et moralement assorti ; la troisième est relative à la véritable place sociale de la femme, qui est, selon Le Play, le foyer domestique.

L'indépendance de la femme doit être une indépendance morale : Le Play entend par là qu'il ne sert de rien de décréter *in abstracto* l'égalité des sexes, le libre accès des femmes aux emplois, leur capacité politique ou civile, si, d'ailleurs, on n'a pas assuré en fait leur pouvoir de se défendre contre le vice et la ruse du séducteur. Notre auteur a ainsi aperçu¹ que la servitude réelle de la femme contemporaine était inscrite dans ce fameux article 340² du Code civil, qui interdit la recherche de la paternité, sauf le cas d'enlèvement, et dans une jurisprudence qui, jusqu'ici, a presque toujours refusé à la fille séduite le bénéfice de l'article 1382³ du Code civil ; et il réclamait une loi

1. V. *Réforme sociale*, t. 1^{er}, p. 369 et suivantes.

2. Art. 340 C. civ. : « La recherche de la paternité est interdite. Dans le cas d'enlèvement, lorsque l'époque de cet enlèvement se rapportera à celle de la conception, le ravisseur pourra être, sur la demande des parties intéressées, déclaré père de l'enfant. »

3. Art. 1382 C. civ. : « Tout fait quelconque de l'homme qui cause à autrui un dommage oblige celui par la faute duquel il est arrivé à le réparer »

répressive des faits de séduction avec presque autant d'insistance qu'une loi rétablissant la succession intégrale. « Toutes les forces, dit-il ¹, qui s'emploient chez nous à faire le bien, devraient se concerter pour provoquer là-dessus une réforme. »

Pas plus que le législateur n'a entendu Le Play sur ce point, les pères de famille ne semblent l'avoir écouté et compris sur la question des mariages. « Les mariages doivent être assortis » : c'est sans doute une vérité banale, si banale même que bien peu d'économistes ont fait à la morale l'honneur de la lui emprunter pour y insister et la développer, mais c'est une vérité profonde, et à laquelle Le Play donne à la fois toute sa précision et toute sa portée. Toute sa portée, car il montre que, sans mariages assortis, il n'est point de famille, point d'éducation et point de bonheur social ; toute sa précision, car il a entendu par union assortie, non seulement celle qui est conforme aux exigences du monde ou de la coutume, mais bien plutôt celle qui satisfait les exigences physiologiques et psychologiques de la race et de la tradition. « Que ne s'attache-t-on, dit-il quelque part avec esprit ², à l'amélioration et au perfec-

1. *Réforme sociale*, t. 1^{er}, p. 374.

2. *Constitution essentielle de l'humanité*, p. 38, note.

tionnement des races humaines avec autant de zèle que l'on en met à améliorer les animales. Les familles de l'Orient, qui possèdent les plus belles races de chevaux, conservent aussi avec un soin extrême leur propre généalogie ; elles en tiennent compte pour les unions à venir. Nos propriétaires étudient sans relâche le *studbook*, mais ils ne s'inquiètent nullement de savoir d'où est sorti leur grand-père, et quel sang coulera dans les veines de leurs petits-enfants ». Nous sourions en France à de telles assimilations entre l'animal et l'homme ¹ ; au lieu d'écouter semblable leçon, nous préférons faire du mariage une sorte de société commerciale en participation, et dont les divorces, tous les ans plus fréquents, marquent les nombreuses faillites ; mais c'est peut-être un des points où nous aurions le plus de profit à nous écarter des opinions admises pour suivre le sentiment de Le Play.

De même, en ce qui regarde la véritable place de l'épouse. Cette place, dit Le Play, est au foyer et non pas à l'atelier et à l'usine ; et il nous cite Villermé, un de ses plus dignes émules en économie sociale ², et il nous montre, d'après lui,

1. V. aussi dans *Le Play d'après sa correspondance* par Ch. de Ribbe, les lettres où notre auteur s'étonne que son ami puisse songer au reboisement de nos forêts, alors que les Français s'inquiètent si peu de la reconstitution des familles.

2. V. *Réforme sociale* et Villermé, *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers*, passim.

les unions irrégulières se multipliant dans les milieux industriels, l'ouvrière perdant le goût et l'habitude du ménage, l'ouvrier prenant de jour en jour des habitudes de cabaret plus marquées et plus nombreuses, leurs enfants en train de former cette classe nouvelle et effrayante d'assistés que l'on appelle les *moralement abandonnés*. Peut-être, raisonne ici notre auteur, que s'il pouvait la laisser au foyer et en faire une véritable épouse, l'ouvrier épouserait sa concubine et donnerait une mère à ses enfants ; et sans doute aussi que, s'il avait un foyer, il délaisserait l'ivresse et l'oubli momentané qu'elle lui porte pour les joies pures et durables de la famille. Ces joies, ici encore, Le Play ne se lasse pas de les décrire : « Le foyer domestique, dit-il¹, est un petit monde complet, dont le gouvernement réclame toutes la sollicitude de la mère de famille, tandis que le père porte au dehors son activité ; cependant, cette activité ne saurait remplir toute la loi du père ; le charme d'une vie bien réglée se trouve pour lui dans l'alternative des joies de la famille et des travaux de la profession ; les citoyens accomplissent d'autant mieux leurs devoirs publics et privés qu'ils sont plus assurés de trouver au logis la distraction et le bien-être. C'est par

1. *Réforme sociale*, T. 1^{er}, p. 359.

là que la vertu, l'affection et l'intelligence de la femme réagissent de la manière la plus directe sur la prospérité et la grandeur de l'État » ; et c'est par là aussi que Le Play voudrait voir la femme participer sinon aux honneurs du moins à la considération publique. Il cite ¹ avec éloge les considérants d'un décret impérial chinois qui confère la noblesse du sixième rang à la femme d'un fonctionnaire, auteur de services exceptionnels, « car, dit ce document, pendant qu'un bon employé remplit son devoir au dehors en s'exposant à toutes sortes de peines et de fatigues, une sage épouse se plaît à l'aider dans l'intérieur de la maison et à lui procurer un agréable repos ».

Stabilité de la propriété, autorité du père, vertu de la mère, tels sont donc les trois éléments de ce bonheur familial qui est, nous le savons, l'image du bonheur social en raccourci. De ces trois éléments nous aurions aimé ici à faire la synthèse, en une sorte de tableau rapide à la fois et vivant ; mais Le Play s'en est chargé pour nous, et il ne nous reste que l'embarras du choix parmi les multiples descriptions qu'il a données de ces familles qui, « semblables à des oasis de prospérité » ², s'offrent encore aux

1. *Réforme sociale*, t. 1^{er} p. 359 et appendice document D.

2. *Constitution essentielle de l'humanité*, p. 122.

observations du voyageur dans quelques contrées de l'Europe, et lui procurent l'impression « d'arbres séculaires, enracinés dans un sol fertile, donnant de vigoureux rejetons et répandant autour d'eux l'ombre protectrice et salutaire »¹. — Voici, entre autres passages, une description résumée de la demeure, des travaux et du bonheur propres à ces familles, c'est une véritable bucolique.

« Les terres du domaine ² forment un
« ensemble bien aggloméré, au centre duquel
« sont établis l'habitation de la famille ainsi
« que les bâtiments nécessaires au logement
« des animaux et à la conservation des récoltes.
« Lorsque le climat se prête à la conservation
« des arbres fruitiers, l'habitation est entourée
« d'un verger herbu, soigneusement clos de
« haies vives, de fossés ou d'arbres de haute
« futaie et livré au parcours des jeunes ani-
« maux et des volailles... Une prairie naturelle,
« également enclose, produit au printemps une
« partie des fourrages secs nécessaires à la nour-
« riture des animaux ; elle donne à l'automne
« un pâturage abondant. La terre arable fournit
« les céréales, les fourrages artificiels, les

1. *Ibidem*, p. 42.

2. *Réforme sociale*, t. II, p. 36, 44 et suiv. — V. aussi au t. III, p. 41 et suiv., la description que Le Play nous a laissée de la famille anglaise.

« racines, les graines oléagineuses et les
« matières tinctoriales... Des taillis ou des
« arbres épars procurent les matériaux néces-
« saires à l'entretien du mobilier rural ou
« domestique, ils donnent la provision de
« combustible pour le foyer ou le four à pain;
« un petit vignoble ou, à son défaut, les
« pommiers du verger et des haies assurent à
« la famille la provision de vin et de cidre; une
« chenevière soigneusement entretenue et le
« troupeau des bêtes à laine livre les matières
« premières du vêtement de la famille; le
« jardin produit les légumes verts ou fari-
« neux... Quelques plantes croissant natu-
« rellement au pied des haies et dans les
« bois procurent les médicaments indiqués
« par des recettes traditionnelles; un rûcher
« donne le principal condiment des repas de
« fête et des tisanes, il fournit en même temps,
« pour les repas de fête et les anniversaires reli-
« gieux, un luminaire plus distingué que la
« lampe, alimentée pendant les veillées d'hiver
« avec l'huile du domaine; près de la maison se
« trouvent la source, le ruisseau, le puits, et, à
« leur défaut, le réservoir destiné à recevoir la
« pluie, c'est là que la famille puise l'eau néces-
« saire au ménage et à l'étable... Dans ce cadre,
« l'agriculture offre à la famille un moyen per-
« manent de travail et de subsistance, elle

« procure la matière alimentaire par excellence,
« celle qui, après le lait, réunit le plus complè-
« tement les éléments indispensables au corps
« humain ; mais le domaine d'un paysan n'est
« pas seulement un atelier agricole, on y exécute
« aussi le travail de ménage, le blanchissage du
« linge et l'entretien des vêtements, on y exerce
« diverses industries, telles que le tissage des
« matières textiles, la confection des vêtements,
« et l'entretien d'objets variés appartenant à
« l'outillage, aux bâtiments et au mobilier. Ces
« travaux occupent la famille assemblée pendant
« les veillées d'hiver et les bergers pendant le
« temps consacré à la surveillance des trou-
« peaux, et, peu à peu, il s'établit ainsi une
« harmonie entre les membres de la famille, les
» plantes et les animaux eux-mêmes, une har-
« monie qui est tout le bonheur. »

CHAPITRE II

LE BONHEUR DANS LE TRAVAIL. — LE PATRONAGE

Nous venons de voir comment Le Play apercevait dans la famille stable une véritable petite société, se suffisant à elle-même et offrant une parfaite image de la réalisation du bonheur par la paix et l'harmonie. Le Play eût sans doute aimé à s'en tenir là, et à ne pas devoir rechercher les conditions de bonheur spéciales à d'autres groupements. *A priori*, il ne concevait ni la nécessité d'un état chargé de diriger les familles, qui, on le sait, se dirigent fort bien toutes seules, ni celle d'un groupement industriel, chargé uniquement des travaux manufacturiers et de leur organisation. Le travail ne lui apparaissait que comme un moyen de vertu, un instrument de moralisation et non un facteur de richesses ; dès lors, il n'y avait pas lieu de l'organiser et de le perfectionner ; l'atelier familial suffisait à son organisation, et l'agriculture bornait tous ses perfectionnements. « Le travail, dit-il¹ en effet, vaut moins par les objets qu'il produit que par ses

1. *Réforme sociale*, t. II, p. 3, 5, 7.

effets moraux, son but suprême est la vertu, non la richesse ; il est, après la religion, le mobile qui élève le mieux une société vers l'ordre moral ; il implique une fatigue du corps et de l'esprit fort pénible pour ceux qui n'y sont pas pliés de longue main, en sorte que l'homme ne s'habitue à un travail régulier qu'en domptant, avec une volonté soutenue, ses instincts sensuels et la propension, pour ainsi dire animale, qui le porte à éviter tout effort pénible. Cette réaction continuelle de l'âme sur les organes physiques est au fond la meilleure culture de la vertu, en sorte que le travail, même peu fructueux, est plus utile que la richesse. » Et, de ce point de vue, Le Play classait les arts, non d'après le degré de productivité et d'utilité matérielle, mais d'après leur degré d'influence morale, et, pour ainsi dire d'après leur vertu moralisatrice. D'une part, il eût préféré les arts usuels, et en particulier l'agriculture aux arts mécaniques, et surtout aux arts libéraux ; « car, dit-il ¹, l'agriculture se prête bien mieux à la perpétuité des familles souches, en n'exigeant que des aptitudes générales, qui se rencontrent toujours chez l'un des fils d'une maison féconde, de plus, elle résiste mieux que les arts mécaniques à l'influence corruptrice de la richesse : une famille d'agriculteurs ne pouvant

1. *Réforme sociale*, t. II, p. 45 et suivantes.

jamais négliger le travail pour s'adonner au plaisir, tandis que les familles adonnées aux arts mécaniques et libéraux peuvent, au contraire, négliger quelque temps leurs travaux, sans qu'il en résulte grand dommage. » — D'autre part, Le Play eût voulu que, dans la pratique des arts mécaniques, la petite industrie fût prépondérante, car, « si elle est moins apte² à enrichir les nations, elle assure mieux l'indépendance des familles, et, si elle ne crée pas les richesses, elle excelle à maintenir l'égalité des conditions. »

Sur tous ces points cependant, de même qu'en ce qui touche la famille, les idées les plus chères à Le Play étaient en contradiction non seulement avec les théories de son temps, mais encore avec les faits. De tous côtés, l'industrie victorieuse l'emportait en considération, en richesse et en puissance sur l'agriculture ; de tous côtés, la grande industrie faisait élever ses usines et ses fabriques, et, de tous côtés se formaient des groupements sociaux nouveaux et importants, aussi éloignés que possible de l'organisation familiale, mais aussi intéressants que la famille elle-même par le besoin qu'ils témoignaient d'une formule de bonheur qui leur

1. *Réforme sociale*, t. II, p. 18 et suiv.

fût propre et d'une organisation qui leur fût favorable.

Avec une admirable probité scientifique, Le Play est convenu de tout cela, et, rejetant bravement ses préférences pour une société plus simple et toute familiale, il s'est pris à étudier le problème du bonheur dans ses rapports avec notre société industrielle ; il a écrit un livre intitulé : *De l'organisation du travail* ¹, et nul mieux que lui n'a su poser cette *question ouvrière*, dont l'importance est si grande qu'on la confond parfois avec la *question sociale* elle-même. Toute l'originalité de Le Play par rapport aux socialistes ne tient, ici encore, qu'à la nature de la solution proposée : cette solution, c'est, pour les socialistes, l'association communautaire et la propriété collective des moyens de production ; Le Play ne croit pas aux bienfaits de « l'association » ; une fois de plus, il préconise donc un retour vers le passé, un appel à la tradition, et il se propose de « concilier les admirables nouveautés ² de l'âge de la houille avec la tradition de la loi morale, qui assurait le bonheur des hommes dans les âges précédents. » — Nous allons voir tour à tour dans ce chapitre

1. *De l'organisation du travail, selon la coutume des ateliers et loi du Décalogue*. A. Mame, éditeur, 1870.

2. *Constitution essentielle de l'humanité*, p. 79.

comment il pose la question ouvrière, comment il en critique les solutions socialistes, comment il en aperçoit la solution dans le patronage moral.

I

LA QUESTION OUVRIÈRE

C'est avant tout, pour Le Play, une question morale : il s'agit moins de savoir comment vivra matériellement l'ouvrier, ce qu'il mangera ou ce qu'il boira, que de savoir comment il retrouvera dans la nouvelle organisation des ateliers cette paix de l'âme qui est, nous l'avons dit, une des conditions de la paix sociale, c'est-à-dire du bonheur. Sans doute, l'assurance du pain quotidien pour lui et les siens constitue un des éléments de ce contentement intérieur, et Le Play tient avec les socialistes qu'il s'agit en premier lieu de se demander comment on assurera au travailleur un mode de vie convenable ; mais il tient aussi que la question ainsi posée ne l'est qu'à moitié et n'entraîne qu'une demi-solution ; « l'augmentation des salaires, dit-il¹, par exemple, n'a fait qu'augmenter les

1. *Réforme sociale*, t. II, p. 399.

appétits sensuels sans garantir le bonheur, le confort des ouvriers anglais les rend égoïstes sans les rendre heureux. » C'est qu'aussi bien, nous l'avons vu, le bonheur est aux yeux de Le Play une harmonie complexe entre les divers éléments sociaux ; dès lors, le bonheur dans le travail devra être fait d'un harmonieux accord entre les classes des travailleurs, et les jouissances matérielles produites par cet accord ne viendront que par surcroît. Ce qui manque le plus, en effet, d'après notre auteur, à l'ouvrier moderne, c'est de se connaître une place et un rôle social, de les croire siens, d'en être à la fois fier et satisfait, c'est de se sentir encadré dans une hiérarchie d'êtres utiles et intelligents, c'est, pour ainsi dire, d'avoir une atmosphère morale. Cette atmosphère morale, cette hiérarchie existaient autrefois pour la classe ouvrière ; Le Play, prompt à relever les injustices de l'histoire, telle qu'on l'écrit à l'usage des écoles, n'a pas manqué de nous le rappeler, et plus d'une fois il nous a tracé un tableau favorable, presque séduisant, des institutions corporatives du moyen âge et des institutions féodales qui les encadraient¹. Son admiration était sans mélange pour ce régime

1. V. notamment *Réforme sociale*, t. 1^{er}, p. 51, et *Organisation du travail*, le chapitre remarquable intitulé : *Le bien et le mal dans l'histoire*.

avant tout stable, dans lequel, suivant un mot célèbre, on naissait toujours le fils de quelqu'un ou l'héritier de quelque chose, et dans lequel tous les privilèges correspondaient à des charges et tous les droits à des devoirs. « Le public se persuade de plus en plus, dit-il ¹, qu'avant la révolution de 1789, la nation française ne se composait guère que de victimes et de bourreaux, on attribue comme caractère distinctif aux six siècles précédents, l'antagonisme social qui ne s'y produisait qu'à titre exceptionnel, et pourtant, l'harmonie sociale était mieux établie à cette époque qu'elle ne l'est aujourd'hui... Le moyen âge fut véritablement celui de l'organisation sociale et rien ne vaut la solidarité qui existait alors entre le propriétaire et le tenancier, entre le maître et le serviteur, entre l'ouvrier et le patron. »

Est-ce à dire que Le Play veuille nous proposer de revenir à la forme même des institutions et des coutumes du XIII^e siècle ? Non certes, il considère cette forme comme désuète et parfaitement surannée ²; ce qu'il voudrait faire revivre, nous le verrons, c'est l'esprit de ces coutumes et de ces institutions, et ce qui rend intéressante sa manière de poser la question ouvrière, c'est

1. *Réforme sociale*, t. I, p. 36 et suiv.

2. V. *Organisation du travail*, p. 73, et *Réforme sociale*, t. II, 276.

qu'il en montre l'origine dans l'abandon de cet esprit, c'est en un mot qu'après en avoir fait une question morale, il en fait une question historique. Voici en effet comment Le Play explique la genèse du malaise moral où vit l'ouvrier moderne, et, avec lui, la société tout entière : la cause première en est le développement de l'industrie et de la richesse manufacturée, développement causé lui-même par les inventions scientifiques et mécaniques ; les causes secondées en sont : 1° une fausse assimilation des doctrines morales aux doctrines économiques ; — 2° sous l'influence de cette assimilation, un abandon de la coutume et des habitudes de protection adoptées jadis par les classes dirigeantes, ou, comme le dit Le Play, par les *autorités sociales*.

De même que l'essor industriel s'était surtout produit en Angleterre ¹, c'est en Angleterre que s'est produite l'assimilation des doctrines morales et sociales aux doctrines économiques, ou, comme nous dirions volontiers, l'assimilation de l'art social à la science économique. « Les Anglais, dit notre auteur ², ont désorganisé le régime du travail en identifiant les lois sociales qui fixent le salaire des ouvriers aux

1. On connaît le joli mot de Cournot : « L'économie anglaise a un goût de terroir. »

2. *Organisation du travail*, p. 181 ; — et *Réforme sociale*, t. II, p. 403.

lois économiques qui règlent l'échange des denrées ; ils ont cru améliorer le travail manufacturier en restreignant le cercle des devoirs sociaux : à leur point de vue, les ouvriers n'auraient qu'à exécuter le travail convenu, les maîtres n'auraient qu'à payer le salaire contractoirement débattu selon les lois de l'offre et de la demande. » De telles idées théoriques ont vite fait de changer les idées pratiques jusqu'alors en honneur : « Le succès financier ¹ est devenu le seul but des patrons, ils n'ont plus vu dans le travail de leurs ouvriers et dans le leur propre, que le moyen de vivre dans l'oisiveté et dans la débauche. » D'une part, renonçant à leurs habitudes de patronage, « ils ont, sans scrupule, arraché les ouvriers à la vie rurale ; ils les ont agglomérés en masses urbaines, sans leur donner aucune garantie de sécurité, sans même pourvoir à cette direction morale qui, jusqu'alors, avait été réputée indispensable à l'existence d'un peuple civilisé. » — D'autre part, ils ont, sans conscience, fourni à ces masses ignorantes et instinctives les exemples les plus engageants de sensualité et d'égoïsme. « C'est par la tête que pourrit le poisson, » aimait à dire Le Play en citant un proverbe recueilli au cours de ses voyages, c'est aussi par la démoralisation

1. *Organisation du travail*, p. 179 et suiv. ; v. aussi p. 12.

des classes dirigeantes qu'a commencé celle des classes ouvrières, et cela remonte très haut dans le temps ; « le grossier concubinage ¹, qui désole aujourd'hui les ateliers parisiens, procède directement de l'adultère qui fut institué avec éclat à la cour de Versailles ; » l'incrédulité religieuse de l'ouvrier de nos faubourgs remonte au scepticisme de bon ton qui régnait dans les salons du XVIII^e siècle ; on pourrait presque conclure que l'autorité morale du patron est aujourd'hui tout entière dans l'imitation de ses vices.

Les conséquences d'un tel abandon moral et d'une telle contagion de l'exemple sont bien connues, elles se résument en deux mots : antagonisme social et misère morale. Nous ne les décrirons pas une fois de plus, même d'après Le Play ² ; nous rappellerons seulement qu'il les a notées et qualifiées en des termes d'une énergie indignée et presque violente : « Les ouvriers, dit-il ³, détachés maintenant du foyer domestique et du lien de l'atelier, constituent

1. *Idem*, p. 14.

2. V. cependant *Organisation du travail*, p. 7 et suiv., le passage commençant ainsi : « Aigris par la souffrance et l'isolement, les individus ne s'attachent plus à l'ordre de choses qui les entoure ; ils sont mécontents de leur situation et avides de changement : quand la guerre civile est suscitée, les ouvriers se coalisent ouvertement contre les patrons, la discorde, si elle est latente, ne demande qu'à éclater dès qu'une occasion se présente », etc. etc.

3. *Organisation du travail*, p. 149.

à Paris le plus redoutable foyer de souffrance et d'antagonisme qu'on ait jamais vu chez un peuple civilisé », et ailleurs ¹ : « La pratique du système anglais a contribué à produire un état d'abjection qui tombe au-dessous de la barbarie et qui touche presque à la bestialité. » — Comment l'ouvrier et le patron sortiront-ils de cette abjection morale ? Que faire pour rétablir entre eux l'accord et la hiérarchie, et, au-dessus d'eux, la paix sociale ? C'est là, encore une fois, toute la question ouvrière dont il nous reste à examiner les essais de solution.

II

L'ASSOCIATION.

L'association ouvrière était déjà, du temps de Le Play, « la panacée » offerte par les philanthropes les plus ardents, ou les agitateurs les moins sincères, aux maux du prolétariat. Les uns entendaient, par *associations ouvrières*, une société coopérative de production et de consommation, quelquefois même une véritable communauté matérielle et morale ; les autres entendaient une société de mutualité, créée

1. *Réforme sociale*, t. II, p. 403.

dans un but déterminé et spécial, l'assurance contre les accidents, par exemple, ou les retraites de la vieillesse ; tous s'accordaient à penser que l'État devait, sinon créer, du moins encourager par ses subsides et par son appui moral les tentatives d'association, et, de fait, le gouvernement éphémère de 1848 obéissant à ce mouvement d'opinion avait donné aux associations ouvrières de la Seine un témoignage considérable d'estime et d'intérêt, sous la forme de prêts consentis par l'État au taux de 3 %, avec facilités de remboursement, et par la création d'un *conseil d'encouragement* qui se dévoua tout entier à son œuvre délicate. La nation elle-même fut de cœur avec les nouveaux associés, et « ce fut, dit Le Play¹, un des traits les plus curieux de la révolution de 1848, que la complaisance avec laquelle la France entière encouragea les essais de communauté. » Ni l'intervention de l'État, ni la faveur populaire, dont jouissaient les nouvelles associations, n'en ont cependant imposé à Le Play, et, du même ton ferme avec lequel il condamnait tout à l'heure les abus et les vices de la grande industrie, il va maintenant défendre contre les socialistes et les associationnistes le principe de la direction patronale. Sa critique de l'idée d'association porte ici sur trois points

1. *Réforme sociale*, t. II, p. 223.

principaux : l'association de production, l'association de capitaux, l'association de bienfaisance, et, sur ces trois points, Le Play s'est efforcé de ne raisonner que d'après des faits et avec une grande déférence pour les tentatives qu'il combattait.

Les faits, d'ailleurs, étaient ce qui lui manquait le moins pour une critique des associations de production. La plupart de celles qui avaient été fondées avec l'appui du gouvernement de 1848, avaient en effet été peu fructueuses ; en 1859, deux seulement, sur six, avaient remboursé en capital et intérêts la somme qui leur avait été prêtée, et, en 1861, l'État évaluait à 1.150.000 fr. la perte qu'il avait subie sur 3.000.000 prêtés ¹. Le Play ne regrette point cet argent pour notre trésor, il estime qu'on ne fera jamais trop d'expériences sociales du genre de celle qu'avaient entreprise les hommes de 1848 : « elle a enseigné, dit-il ², les écueils contre lesquels peuvent échouer les

1. Ces chiffres sont ceux que fournit Le Play lui-même. (*Réforme sociale*, t. II, p. 221 et suiv.)

2. *Réforme sociale*, t. II, p. 222. — Le Play, au moins dans la première partie de sa vie, avait eu tellement confiance dans le triomphe futur de ce qu'il considérait comme la vérité, qu'il appelait de tous ses vœux les expériences de l'erreur : « A une époque, dit-il quelque part, où les bons principes ont été discrédités par la corruption des classes dirigeantes, la dure expérience de l'erreur peut seule ramener les hommes au juste sentiment de la vérité. »

communautés de travailleurs, et les conditions dans lesquelles elles peuvent se soutenir ». Ces écueils sont de trois sortes¹ : 1° « les ouvriers n'ont guère obéi aux pouvoirs qu'ils avaient constitués », soit que ces pouvoirs manquassent d'autorité, soit que les ouvriers eux-mêmes aient perdu, dans la pratique de l'individualisme et la vie instable du salariat, tout sentiment de respect, de subordination nécessaire et d'utile hiérarchie ; en d'autres termes, l'harmonie, qui fait concourir au même but le chef et ses collaborateurs, a manqué aux sociétés de production ; — 2° en second lieu, « les membres de ces sociétés ont choisi des chefs peu capables, ou ils ont mal rétribué ceux qui étaient à la hauteur de leurs fonctions ; » ; — 3° enfin ils ont partagé prématurément les profits, montrant qu'ils ignoraient la première condition de toute œuvre de longue haleine, et qui est la patience. — Les communautés de travailleurs, qui ont prospéré et qui se sont maintenues, ont au contraire, suivi des errements diamétralement opposés : par des règlements énergiques, elles ont imposé l'obéissance ; crainte de désordre, elles ont même défendu de nouvelles adjonctions, et, pour soustraire les gérants aux caprices et aux intrigues des associés, elles ont donné une

1. V. *Organisation du travail*, p. 112 et suiv.

longue durée à leur mandat et soumis les cas de révocation à l'arbitrage des conseils des prud'hommes, c'est-à-dire d'autorités choisies en dehors des communautés ; enfin, elles ont forcé les associés à la patience et à l'épargne ; elles ont constitué, sur les dividendes et les salaires, des retenues obligatoires, qui constituent un capital à chaque associé, et elles en confisquent une notable partie, pour peu que l'associé se retire avant une période marquée. « Ainsi, dit Le Play¹, se trouvent rétablies par les associations ouvrières les habitudes qui font prospérer toute agrégation de travailleurs, l'épargne, la permanence des engagements et l'obéissance », et il conclut que ce n'était point la peine de recourir à un principe nouveau pour aboutir aux conséquences pratiques d'un principe ancien.

On pourrait se demander comment Le Play a pu traiter des « communautés de capitaux » autrement dit des sociétés par actions, à propos du régime du travail. Les membres de ces sociétés sont de coutume des rentiers, des oisifs et non des travailleurs, ils sont assimilables, sous tous rapports, au patron et à l'employeur ; et leur association, bien loin de s'offrir à nous comme une amélioration du sort de la

1. *Réforme sociale*, t. II, p. 250.

classe ouvrière, en est au contraire une aggravation, s'il est vrai que notre ennemi soit notre maître et qu'il vaille mieux avoir un maître connu, vivant, susceptible de bonté, avec lequel on peut raisonner, que cent maîtres anonymes, abstraits, insensibles comme les chiffres qui les représentent et sourds à toute plainte, comme les morceaux de papier qui figurent leurs actions. — Il paraît cependant — et c'est sans doute un détail intéressant au point de vue de l'histoire de l'industrie moderne, — que les premières sociétés par actions furent des sociétés de travailleurs : « Les communautés de mines, dit Le Play¹, ont commencé à se développer au XVIII^e siècle, pour la mise en œuvre des riches filons de cuivre des comtés de Cornouailles et de Devon, et depuis lors elles se sont propagées dans d'autres contrées du Royaume-Uni. Elles se contentent pour la plupart d'un capital modique, et en conséquence, elles se composent d'un nombre d'associés toujours supérieur à six, jamais supérieur à vingt. Ces associés, établis en général dans le voisinage de la mine, dirigent collectivement l'entreprise, et ils prennent part aux dépenses comme aux profits, en proportion du nombre d'actions qu'ils possèdent. »

1. *Réforme sociale*, T. II, p. 228.

Au point de vue des tiers, leur responsabilité est illimitée, c'est-à-dire complète; mais ces sociétés ont été autorisées et réglementées en France par la loi du 24 juillet 1867 et Le Play, continuant de les prendre pour des associations de travailleurs, a dû se demander si elles portaient avec elles une solution de la question ouvrière. Ici encore sa réponse est négative et il en donne trois raisons¹: 1° la première est, qu'à la condition de rétablir la liberté testamentaire et de supprimer le partage forcé, la plupart des sociétés par actions deviendront inutiles: tous les travaux et exploitations, sauf des cas extraordinaires, pourront être entrepris par l'héritier d'une famille souche. — 2° La seconde raison est que la responsabilité limitée devenue essentielle au fonctionnement des sociétés par actions est une règle immorale, peu faite pour concourir à une œuvre d'harmonie et de concorde sociales: « Chez les peuples animés du sens moral, dit Le Play², — et nous savons qu'il entend par là les peuples heureux, — la responsabilité indéfinie sera toujours la loi des personnes vouées à l'industrie ou au commerce.

..... On ne voit point, par exemple comment, sans violer l'équité, on pourrait refuser le prin-

1. *Réforme sociale*, t. II, p. 227 et suiv.

2. *Idem, ibidem*, p. 233 et suiv.

cipe de l'irresponsabilité absolue à une famille qui ne croirait pouvoir soutenir que dans cette situation la concurrence d'une société à responsabilité limitée..... Et c'est ainsi que, dans l'Amérique du Nord, le régime de la responsabilité limitée en s'étendant peu à peu a singulièrement amoindri le sentiment de l'honneur commercial¹ ». — 3^e Enfin, la création de sociétés par actions présente tous les inconvénients de la grande industrie; car, malgré l'origine de ces sociétés, que nous avons indiquée plus haut, Le Play a très bien vu que ce qu'il nomme des *communautés de capitaux* finiraient vite par tomber entre les mains de capitalistes et par n'avoir rien de commun avec les associations ouvrières. « Le directeur de ces communautés, dit-il², prend les ouvriers en dehors de sa famille; ne pouvant partager leurs travaux manuels et devant se consacrer à la direction d'affaires compliquées, il appartient en fait à une autre classe de la société; un certain état d'antagonisme tend à se produire entre lui et des ouvriers, enclins à épargner leur peine, quand ils ne travaillent pas au profit d'une seule famille; » on retombe, en un mot, dans tous les

1. On sait comment l'histoire commerciale et morale des États-Unis a donné ici raison à Le Play et comment la faillite est devenue dans le nouveau monde une peccadille très banale.

2. *Réforme sociale*, t. II, p. 242.

inconvenients de l'individualisme et du patronat; et Le Play de conclure que « l'importance¹ exagérée attachée par beaucoup de bons esprits aux sociétés par actions est l'une des plus grandes erreurs de notre époque ». S'il entendait par là que l'essor des sociétés anonymes de production contribuerait à creuser le fossé qui existe présentement entre les capitalistes et les travailleurs, on peut dire dès maintenant qu'il a émis, dans ces trois lignes, une de ses prédictions les plus profondes.

Sa critique des associations de bienfaisance n'est pas moins pénétrante : c'est même un des points par où s'affirment le mieux la qualité de son esprit, son art des nuances et son habileté à rétablir partout le point de vue psychologique et moral opposé au point de vue réaliste. — Le Play divise les associations de bienfaisance en trois catégories : celles qui s'occupent d'assister la misère déjà réalisée, c'est-à-dire les institutions que l'on désigne chez nous sous le nom d'assistance publique ou privée, — celles qui s'occupent de prévoir et de prévenir la misère, ou institutions de prévoyance, — celles enfin qui

2. Idem, *ibidem*, p. 249. V. aussi. même tome, p. 260 : « Les sociétés par actions ne sont point appelées dans une bonne organisation du travail à envahir tout le champ industriel. Elles doivent rester à l'état d'exception, et, sous ce rapport, on peut les assimiler aux grandes villes éparses sur le territoire. »

cherchent dans la mutualité à la fois un remède contre la misère présente et une assurance contre la misère future. Nous allons rapporter successivement les arguments qu'il oppose à ceux qui croient trouver dans ces diverses institutions le remède du mal social :

1^{re} *Assistance publique et privée*. — Le Play est bien loin de méconnaître la grandeur et la nécessité d'une assistance organisée : « L'une des nécessités de toute agglomération sociale, dit-il ¹, est de secourir ceux qui ne peuvent pourvoir eux-mêmes aux besoins de leurs familles, et surtout d'empêcher que certaines classes de la population ne vivent dans un état habituel de pauvreté... Aucune théorie en effet ne saurait justifier l'abandon de ceux qui souffrent ;... au risque de compromettre l'avenir et à défaut de meilleures combinaisons, il faut d'abord panser les plaies sociales avec ce qu'on a sous la main ; enfin, toute conception tendant à provoquer l'avènement d'un meilleur ordre de choses et conseillant à une nation de rester impassible devant les maux actuels frapperait les classes supérieures d'une véritable déchéance morale ». Toutefois, Le Play voit deux inconvénients graves à ce que l'assistance soit *organisée* et par suite procurée par des individualités

1. *Réforme sociale*, t. II, p. 263 et 266.

abstraites, représentant une personne morale avant de se représenter elles-mêmes. — Le premier est que ces individualités ne savent pas donner, il manque à leur *charité* cet élément de grâce attachante et de bonté prévenante qui fait que le pauvre reçoit sans honte, et que le riche donne, comme on dit, « de tout son cœur ». Loin de rapprocher les classes, la charité ainsi entendue les éloigne, elle va contre son but qui est de faire cesser l'antagonisme social, elle organise le paupérisme au lieu de le guérir ; aussi bien, ici encore, laissons parler Le Play qui a exprimé tout cela avec son ordinaire finesse et un véritable bonheur d'expression : « Le pauvre, dit-il ¹, n'a aucun moyen d'acquitter par son respect, par son dévouement ou par des services personnels, la dette qu'il a contractée envers des bienfaiteurs collectifs ou anonymes. Le sentiment de son impuissance lui inflige une humiliation dont la résignation chrétienne ne triomphe pas facilement. C'est ainsi que se brise, entre les riches et les pauvres, le lien moral qui devrait être le principal bienfait de la charité. Le riche, de son côté, n'est plus attiré vers le pauvre par les sentiments d'affection qui animent la charité personnelle, il devient inhabile à remplir dans toute son

1. *Réforme sociale*, t. II. p. 268.

étendue le devoir qu'il s'impose car, en présence de personnes inconnues, il ne saurait trouver les paroles qui centuplent le prix du bienfait ». — 2^e Le second inconvénient, aperçu par Le Play à l'organisation d'une assistance impersonnelle, est la création d'une classe de gens, bien faits pour fausser les rapports sociaux et faire croire que l'antagonisme social est une maladie incurable et endémique ; ce sont ces *bienfaiteurs* que depuis Le Play on a mis sur la scène ¹, dans une posture assez fâcheuse, mais avec une ironie qui, pour être moins dissimulée, n'est peut-être pas supérieure à celle de notre auteur : « Le service des pauvres, dit celui-ci ², offre aux âmes d'élite un charme particulier ; comme toute autre occupation régulière, il devient à la longue une sorte de besoin ; enfin, il confère justement à ceux qui le remplissent la considération publique, et souvent il devient un titre aux honneurs de la cité, de la province et de l'État. Au milieu de la cité désolée par le paupérisme, ces mobiles tendent à constituer une classe qui forme de l'assistance publique son unique spécialité ; qui, sans être oisive, reste étrangère à tout travail productif, et perd dans

1. V. C. ERGUX, *Les bienfaiteurs*, comédie représentée à Paris, en 1896, au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

2. *Réforme sociale*, T. II, p. 268.

une certaine mesure le sentiment des besoins essentiels et des vrais rapports d'une bonne constitution sociale. Assurément, cette classe respectable est loin de trouver satisfaction à la vue des misères d'autrui, mais elle touche le mal avec quiétude. Elle vise plus à le pallier qu'à le guérir, et parfois même elle perd toute aptitude à chercher le mieux. »

2° *Institutions de prévoyance.* — Le Play n'a pas assez d'éloges pour les associations de prévoyance, dans lesquelles il trouve une école de vertu pratique et un encouragement à l'épargne ; celles qui ont pour but de fonder des cités ouvrières et de donner ainsi un foyer à chaque famille de travailleurs lui paraissent dignes de toute admiration.

3° *Associations de secours mutuels.* — Mais les critiques recommencent avec la troisième catégorie d'association que notre auteur a distinguée, et qui est l'association de secours mutuels proprement dite. Sans doute, Le Play a connu l'opinion de ceux qui, dès le milieu du siècle, fondaient sur la mutualité les plus vastes espérances, expliquant qu'elle combinerait la sécurité de l'ancienne vie familiale avec l'individualisme du nouveau régime industriel. Mais Le Play ne veut pas suivre un tel sentiment ; pour lui, la mutualité ne saurait être qu'un « palliatif » elle ne tarira jamais la source du

paupérisme. « On peut même constater, dit-il ¹, que la multiplicité des sociétés de secours mutuels est un des symptômes les plus sûrs de l'accroissement du mal. Leur impuissance à cet égard est véritablement organique;... les principales sources de la misère, notamment l'intempérance et les autres vices de la jeunesse et de l'âge mûr, la vieillesse et les infirmités prématurées, les chômages, les désordres atmosphériques, les épidémies et autres calamités publiques ou privées, ne seront jamais palliées par la mutualité ».

Et notre auteur conclut que « de faux amis ² font entrevoir en vain aux classes ouvrières la possibilité de s'élever par des combinaisons économiques, sans l'appui des classes dirigeantes, mais qu'un tel progrès ne saurait sortir d'un simple mécanisme financier, étant subordonné à la réforme des mœurs et des rapports privés ». En quoi consiste exactement cette réforme par rapport au travail ? Quelles mœurs et quels rapports privés doivent être ceux des patrons et des ouvriers ? Telle est la question que nous allons maintenant nous poser avec Le Play en étudiant le patronage.

1. *Réforme sociale*, t. II, p. 273.

2. *Réforme sociale*, t. II, p. 274.

III

LE PATRONAGE.

Nous examinerons successivement la nature et les conditions de succès et de fonctionnement du patronage. Sa nature d'abord : il ne faudrait en aucune manière confondre le patronage avec une œuvre de charité, dont l'esprit serait la pitié et la forme l'aumône ; nous avons déjà vu le peu de cas que fait Le Play de la charité organisée, et comment, au rebours d'un mot célèbre, il estime que l'assistance dégrade, au lieu que seul le bienfait privé et caché fortifie. Encore veut-il que ce bienfait soit réciproque, qu'il y ait tout au moins un rapport moral entre celui qui l'accomplit et celui qui le reçoit ; et de ce point de vue nous définirons le patronage une réciprocité d'intérêts, de droits, de devoirs et enfin d'affection.

C'est une réciprocité d'intérêts, car si l'ouvrier a un intérêt évident à devenir et à rester l'objet d'une continuelle sollicitude, à pouvoir se faire à l'ombre de l'usine un foyer jouissant de la sécurité et de la paix, le patron a un intérêt non moins grand à ne pas changer perpétuellement

d'ouvriers, à être aimé d'eux, à ne redouter ni la mauvaise volonté, ni les réclamations, ni les conflits, ni enfin les grèves. « Les familles, dit Le Play ¹, qui possèdent le sol, les immeubles, les capitaux et les autres moyens de production, ont intérêt à grouper autour d'elles divers genres de collaborateurs et notamment ceux qui fournissent le travail manuel; ces derniers ont également besoin d'échanger leurs services contre des gages et des salaires. Or l'expérience enseigne que de tels rapports deviennent plus féconds avec le rapprochement des deux classes. L'ouvrier est alors convaincu que le bien-être dont il jouit est lié à la prospérité du patron et réciproquement. »

Quels devoirs et quels droits réciproques naissent d'une conviction ainsi partagée par les deux intéressés? Le devoir du patron est d'obéir dans le gouvernement économique de son usine, non point aux lois générales et abstraites de la production, mais aux coutumes traditionnelles qui assurent à ses ouvriers la stabilité et le bonheur. Il faut qu'il se croie « toujours tenu ² de pourvoir, conformément à la tradition locale, aux besoins matériels et moraux de ses subordonnés.... Aux époques de prospérité, il se garde

1. *Réforme sociale*, t. II, p. 413.

2. *Réforme sociale*, t. II, p. 415.

à tout prix d'accroître sa production en appelant à lui de nombreux ouvriers, et, lorsque les débouchés se resserent, il s'est ménagé ainsi le moyen de conserver du travail aux ouvriers qu'il s'est une fois attachés. De la sorte, il ne sépare jamais les combinaisons ayant pour but d'augmenter les bénéfices de celles qui tendent à assurer aux populations des moyens d'existence. » — Quant à l'ouvrier, il se doit au patron, comme le patron se doit à lui ; ni des offres plus avantageuses, ni même une baisse momentanée de son salaire ne sauraient lui faire rompre « l'engagement permanent » qu'il a moralement contracté : il est attaché à l'usine, comme autrefois le vassal l'était au fief, avec cette différence toutefois, que ce lien lui a été imposé non par la contrainte, mais « par un effort intelligent de sa volonté. »

L'affection mutuelle ne tarde pas, d'ailleurs, à rendre ce lien facile à supporter : elle naît naturellement entre patrons et ouvriers qui comprennent aussi bien leur intérêt et leur devoir ; et chaque jour, par mille détails d'organisation et de fonctionnement, elle se manifeste. Tantôt ce sont des œuvres de prévoyance, que le patron crée et soutient, excitant ainsi ses ouvriers à acquérir au moyen de l'épargne la propriété du foyer domestique, tantôt ce sont des écoles qu'il organise et où il appelle ses futurs

collaborateurs ou même ses collaborateurs adultes, tantôt, enfin ce sont des mariages auxquels il pourvoit, comme s'il s'agissait de sa propre lignée, et comme si l'usine était pour ainsi dire un prolongement de son foyer. Ici, Le Play charge le patron des fonctions les plus délicates à la fois et les plus augustes ; il rétablit à son profit le pouvoir de réglementation excessive qu'il dénie à l'État, il pousse sa théorie des mariages assortis et son souci de la moralité jusqu'à une certaine méconnaissance des conditions réelles de la vie. « Le patron, dit-il, doit redouter surtout les mariages imprudents et il s'applique à les empêcher en s'assurant le concours de l'opinion publique. Une population qui s'est élevée au sentiment de l'ordre matériel et moral, se montre en effet particulièrement ombrageuse en ce qui regarde la fondation de nouvelles maisons. Elle n'admet pas qu'un homme imprévoyant, paresseux ou adonné au vice, puisse recevoir la dignité du mariage, et elle condamne au célibat ceux qui ne créeraient une famille que pour la condamner au dénûment. » Platon n'eût pas mieux dit, et c'est ainsi que Le Play forme, comme on voit, autour de l'usine une société de familles, constituée à l'image de la famille elle-même et aussi fermée qu'elle aux influences extérieures et aux nouveautés troublantes ; et ici encore se vérifie ce

que nous avons plusieurs fois noté, la nécessité où se trouve Le Play, dès l'instant qu'il avait conçu le bonheur comme une harmonie entre les éléments sociaux, de réduire ces éléments et cette harmonie elle-même à une extrême simplicité, de faire sa société toute petite et toute modeste, afin de la garder toute paisible.

Cette nécessité se retrouve lorsqu'il s'agit pour Le Play de déterminer les conditions du patronage dans la pratique ; nous allons voir que ces conditions sont presque toutes négatives, ainsi que les conditions générales du bonheur déjà étudiées ; elles limitent et elles restreignent le développement des êtres et des choses, au lieu de le favoriser. Elles sont au nombre de six que Le Play, suivant une terminologie qui lui est chère, nomme les *six pratiques essentielles* et qu'il énumère dans l'ordre suivant¹ :

1° La *permanence des engagements*, condition essentielle à la sécurité et à la stabilité du travail, comme aussi à la quiétude du patron ; elle se fonde elle-même sur deux conditions essentielles : le bon vouloir et le libre accord des intéressés, d'une part, la liberté testamentaire de l'autre. C'est en effet la liberté testamentaire qui permet au patron de désigner le continuateur de son œuvre patronale, celui qui tiendra

1. V. *Organisation du travail*, p. 439 et suiv.

les engagements contractés en forme ou en esprit avec les ouvriers ; sans elle, tous les fils du patron se partagent l'usine et les ouvriers sont disséminés ; c'est aussi la liberté testamentaire qui permet à l'ouvrier de léguer au plus digne de ses enfants la part de la cité ouvrière qu'il occupe, avec sa famille, et la place qu'il tient dans l'usine.

2° *La modération du patron en fait de bénéfices.* — Le patron doit être exempt d'avidité et ne pas subordonner la paix sociale à l'acquisition de bénéfices trop élevés : « Certains patrons, dit ici ¹ Le Play qui ne paraît pas se dissimuler l'étendue du mal qu'il combat, certains patrons, lorsque le commerce hausse les prix et accroît la demande des produits manufacturés, veulent à toute force augmenter la production, ils débauchent par l'appât d'un salaire exagéré les ouvriers de leurs concurrents ; puis, dès que la demande et les prix se réduisent, ils ne se font aucun scrupule de mettre leurs ouvriers dans l'alternative de rester sans emploi ou de se contenter d'un salaire qui ne répond plus au besoin des familles. Les ouvriers ne manquent pas de prendre leur revanche, lorsque le commerce redevient plus actif, et, c'est ainsi que l'antagonisme envahit les manufactures... Il faut

1. *Organisation du travail*, p. 144 et 145.

donc conclure que les meilleurs patrons sont ceux qui ne font pas subir à leurs ouvriers la conséquence de leurs propres spéculations. »

3° *Une alliance aussi intime que possible entre le travail agricole et le travail manufacturier.* — Le Play voudrait que toutes les usines fussent situées à la campagne et que chaque ouvrier disposât d'un lopin de terre qu'il cultiverait lui-même et qui lui assurerait la continuité du travail et des moyens de subsistance. Et Le Play s'étend ici avec complaisance sur ce qu'il appelle « *les subventions* » tirées du potager, de la basse-cour, du rucher, ou même de l'étable, — sur les avantages qu'il y avait dans l'ancienne coutume de l'émigration industrielle, coutume qui permettait aux ouvriers d'avoir un séjour d'hiver et une petite propriété au cœur de la province, un atelier d'été et une existence toute individuelle dans les grands centres, — enfin sur l'erreur qu'il y a à considérer la division du travail comme un dogme, sans tempéraments possibles, et à croire que le maçon, devenu laboureur durant six ou sept mois de l'année, est ensuite incapable de redevenir bon maçon.

4° *L'épargne.* — L'épargne, preuve de frugalité et par suite de moralité au sein des familles ouvrières, est aussi nécessaire au maintien du patronage, par le fait qu'elle permet d'établir au dehors les enfants qui ne peuvent pas être

ouvriers, toutes les places de l'usine étant prises. Et ici encore, apparaît comme on le voit, la nécessité où se trouve Le Play de limiter les membres de sa petite société, de maintenir son homogénéité, afin de maintenir aussi son harmonie.

5° *L'union indestructible de la famille ouvrière et du foyer*, devenu sa propriété, grâce à l'épargne d'une part, et de l'autre, grâce aux libéralités du patron. « Celui-ci, dit Le Play¹, doit organiser, en cette matière, un système d'usufruit perpétuel, ou de subventions permanentes comme le contrat de salaire lui-même. » Mais il doit aussi, par des stipulations expresses, interdire toute dation d'hypothèque sur la propriété ouvrière, et en revenir ainsi à la pratique du fief. N'est-ce pas aussi bien ce qu'ont fait les peuples les plus imbus de l'esprit de nouveauté et les moins suspects d'un respect aveugle pour la tradition féodale, en adoptant l'institution américaine du *homestead*² ?

6° Enfin, le « *respect de la femme* » est la dernière condition que met notre auteur à un

1. *Organisation du travail*, p. 156.

2. Sur le *homestead* aux États-Unis et ses conditions historiques et morales v. P. Bureau *Le homestead aux États-Unis* ; et pour des exemples concrets et attachants de propriété ouvrière, v. Le Play lui-même, *Les ouvriers européens*, p. 140 ; Monographie d'un *Minetur du haut Hartz*.

bon fonctionnement du patronage. Nous connaissons déjà sur ce sujet les idées de Le Play; il ne fait ici que recommander au patron ce qu'il a déjà recommandé au père de famille, et qui est de laisser la mère de famille au foyer et la jeune fille auprès de sa mère. « Il faut, dit-il ¹, que le patron repousse systématiquement les pratiques qui mêlent la femme au travail des ateliers, ou, tout au moins, qu'il ne réclame son concours que pour les travaux qu'elle peut exécuter au foyer domestique. »

Tel est le patronage. Après l'avoir analysé dans ses éléments, nous voudrions ici, ainsi que nous l'avons fait pour la famille, en donner comme conclusion un tableau animé et composé. Le mieux serait sans doute d'emprunter à Le Play quelque une des monographies où il s'est particulièrement complu et où il a remplacé par des peintures imagées et des anecdotes pleines de sens les chiffres abstraits et les détails de pure statistique ². Nous nous contenterons de rapporter cette page ³ de souvenirs, écrite du temps qu'il ne faisait plus de monographies, mais qu'il gardait, en sa mémoire bienveillante,

1. *Organisation du travail*, p. 164 et 165.

2. V. par exemple, *Ouvriers européens*, p. 140, la monographie déjà citée du *Minzâr du haut Hartz* et des mines d'Osterby.

3. *Réforme sociale*, t. II, p. 125.

le souvenir ému et presque attendri des images de bonheur jadis contemplées :

« Les usines de la contrée d'Elberfeld of-
« fraient, à l'époque où je les ai visitées, il y a
« vingt ans, un honorable exemple de bien-être
« et de bons rapports sociaux. Placées sur la
« rive droite du Rhin, à proximité des houil-
« lères de la Rühr et des ports de la Hollande,
« elles possèdent toutes les conditions qui font
« prospérer les usines à vapeur de la France et
« de l'Angleterre. — Les patrons d'Elberfeld
« sont unis à leurs ouvriers par des liens in-
« times ; ils se gardent de subordonner unique-
« ment les questions de salaires à la loi de
« l'offre et de la demande ; ils sont persuadés
« que la jouissance du pain quotidien assurée
« à l'ouvrier est, pour la fabrique, une condition
« de succès aussi impérieuse que la perfection
« imprimée aux opérations techniques et com-
« merciales, et ils subordonnent tous leurs
« actes à cette grande nécessité sociale. A cet
« effet, ils leur procurent aux meilleures con-
« ditions le logement, un potager, un champ
« à pommes de terre, des animaux domestiques
« et plusieurs autres subventions qui ne se
« mesurent pas rigoureusement, comme le sa-
« laire proprement dit, à la quantité du travail.
« Enfin, par leurs conseils, ils stimulent la ten-
« dance à l'épargne, et ils acheminent ainsi les

« ouvriers vers la propriété de l'habitation et des
« dépendances rurales allouées d'abord à titre
« de subvention. Forts de l'ascendant que cette
« organisation leur donne, ils conservent, au
« milieu des crises que subit la fabrique, le
« respect et l'estime de leurs subordonnés. »

CHAPITRE III

LE BONHEUR DE LA VIE PUBLIQUE. LA DÉCENTRALISATION ET LE GOUVERNEMENT LOCAL.

De même qu'il eût volontiers banni de sa république les grands industriels, qui ne sont pas en même temps des pères de famille, et les ouvriers, qui ne sont qu'ouvriers, Le Play eût aisément négligé de réaliser, et pour ainsi dire, de personnifier dans un état et un gouvernement cette république elle-même. Peu à peu, en effet, il s'était arrêté à l'idée que le bonheur social est complètement réalisé dans la famille, qu'en deçà et au delà de cette réalisation on ne peut aspirer qu'à une déchéance en fait de félicité, et dès lors, l'autorité du père de famille lui paraissant devoir suffire à remplacer tout espèce de gouvernement et toute organisation de police. Il en venait ainsi à attribuer à la famille et à l'autorité paternelle un peu de cette vertu magique que les économistes de son temps attribuaient à l'individu et au sentiment de l'intérêt personnel. Tout lui semblait d'un succès aisé et d'une réussite nécessaire, pourvu

qu'on laissât la famille se développer naturellement, tant qu'enfin il aboutissait en matière politique aux mêmes conclusions que les économistes réalistes, c'est-à-dire au *nihilisme administratif* et à la restriction presque absolue de la fonction de l'État. Suivant sa méthode coutumière, il essayait d'ailleurs de donner à cette conclusion un fondement expérimental, et de montrer, par exemple, que l'organisation gouvernemental se développe seulement à défaut d'une bonne organisation familiale, ou à mesure que celle-ci perd de sa cohésion et de sa solidité. « C'est, dit-il¹, quand les coutumes familiales perdent leur vertu qu'il faut suppléer à leur influence par des coutumes sociales. Celles-ci deviennent même tellement prépondérantes qu'elles sont nommées le gouvernement de la société; de là une foule de maux qui remplissent les annales de l'humanité justifiant la phrase célèbre: « Les peuples heureux n'ont pas d'histoire ». — Pas plus qu'ils n'ont une histoire, ils n'ont d'après Le Play une police, et notre auteur sur ce point encore donnait du bonheur social un criterium ingénieux: « L'absence² ou la présence habituelle d'une force armée, dans les diverses parties d'un

1. *Constitution essentielle de l'humanité*, p. 103.

2. *Organisation du travail*, p. 6 et 8. — V. aussi, *Réforme sociale*, t. III, p. 353.

même empire, sont un des sûrs indices de la répartition du bien ou du mal. Dans les pays heureux, la police est exercée par des agents qui ne portent qu'un signe inoffensif de l'autorité : ainsi, dans les campagnes de l'Angleterre et de l'Écosse, les constables sont seulement munis de baguettes ; dans les agglomérations manufacturières, ils sont en outre pourvus de moyens cachés de défense ; en Irlande, ils sont ostensiblement armés comme nos sergents de ville et nos gendarmes.

Ni gouvernement, ni police, tel était donc le véritable idéal social de Le Play. Mais, ici encore, il lui fallut compter avec les faits, et les faits, depuis plusieurs siècles, semblent bien peu d'accord avec une telle doctrine. Partout, en Europe, et même dans le Nouveau-Monde, les gouvernements s'organisent d'une façon complexe et se fortifient d'une manière décisive et marquée ; l'État empiète tour à tour d'une façon catégorique, et qui ne supporte aucune résistance, sur les attributions du père et du patron, il organise successivement l'éducation et le patronage, il est à la fois instituteur et protecteur des petits et des faibles, demain peut-être il les nourrira, en attendant qu'il les amuse ¹. —

1. Sur tous ces points, v. J. JAURÈS, *Des origines du socialisme en Allemagne*, thèse latine, traduite en français dans la *Revue socialiste*, année 1895.

Le Play a pressenti ou vu tout cela ; il en a noté par avance les inconvénients et les abus, et dès lors, une de ses préoccupations a été de donner, lui aussi, une théorie de l'État, mais d'un État réduit, pour ainsi dire, à sa plus simple expression, d'un État qui n'existât que par la famille et pour la famille, et dont l'unique soin fût de garantir la paix sociale, l'harmonie générale entre les divers groupements familiaux. — C'est cette théorie de l'État que nous allons maintenant analyser. Comme celle du patronage, elle est à la fois critique et dogmatique ; de là deux parties dans notre chapitre : la *critique de l'État moderne*, et la *théorie du gouvernement local*.

I

CRITIQUE DE L'ÉTAT MODERNE

Elle porte sur deux points principaux : l'*intolérance*, qui, d'après Le Play, fait l'esprit de toutes nos constitutions, et la *centralisation*, — que Le Play nomme la *bureaucratie*, — et qui est, comme on sait, le principe de notre organisation administrative.

De coutume, en France, nous restreignons assez volontiers le sens du mot tolérance à celui de tolérance religieuse ; seuls, les dogmes et les

rites nous paraissent encore des sources possibles d'intolérance et de fautes contre la liberté ; et, sous le prétexte que celle-ci a son nom inscrit sur le mur de nos gendarmeries nationales, nous nous assurons assez facilement qu'elle règne aussi dans nos Codes, dans nos institutions et dans nos mœurs. Rien n'est moins exact selon notre auteur. L'intolérance est un vice éminemment et essentiellement français, elle est « le trait de mœurs qui étonne le plus les observateurs des autres nations », elle tient d'ailleurs à nos habitudes naturelles de raisonner et de juger, à notre amour de la logique, poussée jusqu'à la méconnaissance des réalités, à notre goût de tout ce qui est simple en fait de déductions et de législation, en un mot à ce que Taine a, depuis *Le Play*, si bien connu et si bien analysé ¹, sous le nom d'*esprit classique*. Ainsi expliquée dans sa genèse, l'intolérance peut être définie « la disposition d'esprit ² qui nous porte à imposer au besoin par la force, la pratique de ce que nous croyons le bien, ou l'interdiction de ce que nous croyons le mal. » Appliquée en fait à l'art politique et à l'organisation sociale, elle se traduit par une inconscience presque entière de la complexité des choses sociales, par

1. TAINÉ, *Origine de la France contemporaine*, t. 1^{er}.

2. *Réforme sociale*, t. III, p. 258.

un manque presque absolu de pondération dans les mesures adoptées, par un mépris des nuances et un dédain des tempéraments que l'on décore parfois du beau nom d'*unité de vues* et qui est simplement la marque que l'on n'y voit pas ou que l'on y voit mal ¹.

De cette intolérance, Le Play a aperçu et noté les conséquences les plus fâcheuses. La première est notre absolue confiance dans les lois et règlements, pour peu qu'ils soient logiquement faits. Trop de lois ! s'écrie Le Play en France, presque en même temps que Herb. Spencer poussait le même cri en Angleterre ², et il s'attache à démontrer, ce qui est du reste

1. Dans une page remarquable et qu'il convient de rappeler ici, Le Play avait décrit la tolérance anglaise, ou du moins l'esprit de pondération et l'art de l'équilibre qu'il appelle ainsi : « Plus on étudie les Anglais, dit-il, et plus on admire la sollicitude avec laquelle ils tempèrent les penchants et les influences, afin de maintenir dans les détails de l'activité sociale et dans les aspirations de la pensée humaine un juste état d'équilibre. Dans la vie privée, ils opposent à la soif des richesses le renoncement chrétien ; à une propension acharnée pour le travail, le repos dominical et les jouissances journalières du foyer domestique ; au prosélytisme religieux, la tolérance de tous les cultes ; aux habitudes de confort et à la quiétude du bien-être, les voyages excentriques et les plus violents exercices du corps ; à la sécurité habituelle de la civilisation, les dangers du steeple-chase, des excursions maritimes et de la chasse au renard ; enfin aux jouissances physiques et au luxe recherché par toutes les classes selon leur fortune, la simplicité et la frugalité systématique d'une foule de sociétés dont les membres se lient par des règles volontaires etc., etc. » (*Réforme sociale*, t. III, p. 235 et 236.)

2. V. dans les *Essais de politique* de Spencer, l'essai intitulé *Trop de lois !* et qui a été traduit en français dans le petit volume bien connu sous le titre de *l'Indicible contre l'État*.

d'une démonstration facile, savoir qu' « il est peu judicieux ¹ d'attribuer à la loi écrite l'importance exagérée que nous lui accordons « depuis 75 ans ² », sans tenir compte ni de la coutume. ni des mœurs ». — Au reste, nous ne nous contentons pas de faire des lois à tout propos, nous les faisons exclusives, entièrement profitables à une classe ou à un système, insoucieuses des minorités, presque exceptionnelles, si bien que notre intempérance législative n'a d'égale que l'intolérance de nos lois mêmes. « Depuis soixante ans, disait Le Play ³, en 1867, les partis ont toujours gouverné en s'inspirant de doctrines préconçues, plutôt que des besoins et des vœux de la nation ; les diverses constitutions ont été subordonnées à quelque doctrine exclusive », si bien que les divers gouvernements ont été amenés à gouverner en faveur de telle ou telle classe, au détriment de telle ou telle autre. C'est ainsi que la monarchie de 1816 a gouverné pour la noblesse, et le gouvernement de juillet pour la bourgeoisie ; celui de 1848 s'est proposé uniquement de satisfaire les ouvriers, et « il a été un moment ⁴ où la qualité d'ouvrier semblait

1. *Réforme sociale*, t. III, p. 7.

2. Le Play écrivait ainsi en 1867.

3. *Réforme sociale*, t. III, p. 267.

4. *Réforme sociale*, t. III, p. 267.

devoir seule conférer des titres à la considération publique ». Mais l'intolérance ainsi pratiquée va contre le but du gouvernement qui est, sans doute, le bonheur des peuples ; elle soulève ou aggrave l'antagonisme social déjà créé, nous le savons, par des événements économiques. « Par un accord tacite ¹, les classes non privilégiées ont réagi dans tous leurs actes contre les intentions de l'autorité ; et, souvent même, en amentant les intérêts froissés, elles ont privé la classe privilégiée de l'influence à laquelle elle pouvait légitimement prétendre. Les gouvernements ont bientôt subi le contre-coup de ces dissensions, et l'instabilité gouvernementale est devenue ainsi une nouvelle conséquence de l'intolérance politique. » — Il y en a une dernière : c'est l'abus des mots, la confiance dans leur vertu secrète ou tout au moins dans celle des institutions qu'ils désignent, parfois d'ailleurs assez inexactement. Il se produit ici, en effet, ce que les psychologues nomment un phénomène de *psittacisme* : à force d'entendre des voix autorisées se servir de mots prestigieux, liberté, démocratie, égalité, progrès, nous finissons par ne plus nous demander quelle est au juste la signification de ces mots par rapport à nous et à notre temps ; nous oublions la chose signifiée

1. *Réforme sociale*, t. III, p. 269.

pour ne retenir que le signe et nous pensons avec des mots au lieu de penser avec des images et avec des idées, manière commode au surplus d'accorder notre besoin de raisonner avec notre paresse, car les mots sont plus aisés à trouver et à assembler que les idées et les faits; des industriels bien intentionnés nous en fournissent chaque jour à plaisir, tant qu'enfin il nous est loisible de penser avec le journal reçu le matin ou avec le politicien entendu le soir. Le Play a bien vu tout cela, encore qu'il l'ait exprimé avec sa modération coutumière, et il a donné des exemples frappants de ce qu'il appelle, d'une façon un peu elliptique, « *l'abus des quatre mots.* » Nous citerons entre autres sa critique et, pour ainsi dire, sa mise au point du mot *démocratie*. On sait le prestige dont ce vocable jouissait dès le milieu du siècle; des démagogues l'avaient rendu populaire, des hommes de la valeur de Tocqueville l'avaient intronisé et autorisé dans les salons les plus académiques: la « démocratie américaine » était en train de devenir aux yeux des Français du XIX^e siècle ce que « la constitution anglaise » avait été pour leurs grands-pères, une sorte d'entité scolastique, douée de toutes les vertus sociales. Le Play, — qui sur ce point, a devancé Summer-Maine ¹, — eut le courage de

1. SUMMER-MAINE, *Essais sur le gouvernement populaire*, 1874.

démontrer que la démocratie en général était, selon l'expression de l'auteur anglais, « une forme de gouvernement » et que la démocratie américaine en particulier n'était peut-être pas tout à fait l'asile élu de toutes les prospérités, ainsi que l'avait prétendu Tocqueville. Sur le premier point, notre auteur a simplement opposé des faits à ceux qui lui citaient des mots, et en regard de la Démocratie abstraite et ornée de majuscules, il a, en quelques lignes, décrit des démocraties : « Une démocratie grecque, dit-il ¹ excellemment, se composait en général d'une petite ville et d'une grande banlieue rurale, subdivisée en moyens domaines à cultures arborescentes, analogues à ceux de notre Provence. La ville était habitée surtout par les propriétaires qui cultivaient ces domaines en régie ; en moindre partie, par les chefs de métiers, chargés des travaux de construction ou des autres industries urbaines ; enfin, par des gens de commerce exploitant dans la ville ou au dehors la vente des produits bruts de l'agriculture, ou des objets manufacturés dans les ateliers domestiques. La main-d'œuvre, nécessaire aux travaux de la ville et de la campagne, était fournie par une nombreuse population de

1. *Réforme sociale*, t. III, p. 271 et suiv.

serviteurs attachés en permanence à chaque maison, complètement identifiés à la personne du maître, et n'ayant aucun rang dans la constitution : dans un tel régime, les affaires de l'État étaient celles de la ville, et il était naturel qu'elles fussent dirigées par tous les chefs de maison discutant et délibérant sur la place publique..... De même il existe au centre de notre continent, entre la mer du Nord et le golfe de Biscaye, de nombreuses populations qui ne connaissent ni la richesse ni la pauvreté, et qui, à la faveur de leurs franchises du moyen âge, se gouvernent elles-mêmes en toute souveraineté..... Mais ces estimables populations s'adonnent seulement à la culture de leurs petits domaines : elles ne sont point en situation de s'enrichir par le commerce ou l'industrie manufacturière. Les plus ambitieux n'y conçoivent jamais la pensée d'intervenir dans les affaires des peuples voisins, et ils bornent leurs désirs à diriger les intérêts locaux ; » voilà encore des démocraties. — Quant au gouvernement américain, Le Play n'a pas eu de peine à démontrer, en opposition avec Tocqueville, qu'il avait dû ses succès jusqu'à l'époque de l'indépendance à l'adoption de la hiérarchie anglaise et non point à l'égalité des conditions et à la pratique du gouvernement populaire. Cette pratique, de l'aveu de Tocqueville lui-

même¹, en a fait bien souvent un gouvernement de médiocres, dans lequel Le Play ne croyait pas que la France pût jamais chercher et trouver un modèle.

Il est vrai que la France possède une institution, dont la pérennité et la stabilité lui permettent de se livrer à toutes les expériences sans danger de bouleversement : c'est sa bureaucratie. La bureaucratie est peut-être la seule institution stable et traditionnelle dont Le Play ait dit du mal : il y voyait notre seul recours au milieu des révolutions, il convient quelque part² que seul le métier de fonctionnaire permet aujourd'hui de jouir de la sécurité économique, et pourtant il n'a pas eu pour ce métier assez de remarques amères et pour cette institution assez de malédictions. C'est qu'aussi bien, dans la bureaucratie et la centralisation, Le Play a surtout vu un empiétement perpétuel de l'État sur les initiatives et au besoin les caprices des pères de famille, un continuel abus d'autorité commis aux dépens de l'autorité paternelle, une tracasserie sans fin qui rend la paix sociale difficile et met notre tranquillité morale, c'est-à-dire notre bonheur, à la merci du premier fonctionnaire venu. Sans doute Le Play a réédité³ contre

1. V. *Réforme sociale*, t. III, p. 276, note.

2. Id. *Ibid.*, p. 333.

3. *Réforme sociale*, t. III, p. 303 et suiv.

la bureaucratie toutes les critiques classiques : manque d'intérêt personnel et de responsabilité, abus des formalités d'administration et oubli complet des formes de politesse, etc., etc ; Au fond, tout cela n'est pas ce qui lui importe ; ce qui lui importe, c'est avant tout de protéger ce foyer familial que nous avons essayé de décrire contre toute atteinte du dehors, contre toute cause extérieure de trouble et d'instabilité, c'est, pour ainsi dire, de le rendre inviolable et sacré, en sorte que tous les étrangers, hommes privés ou hommes publics, représentants de la loi ou représentants de la société, s'arrêtent au seuil, respectueux, et attendent qu'on veuille bien les recevoir. — Voilà les motifs qui ont poussé Le Play à maudire la bureaucratie et à se faire lui aussi l'apôtre de cette chose, si célèbre à la fois et si mal connue, que l'on nomme la *décentralisation*. Comment il entend cette décentralisation et quels avantages il lui découvre, nous allons maintenant le rechercher.

II

LE GOUVERNEMENT LOCAL.

Le mot *décentralisation* a acquis peu à peu chez nous un sens très large, et, qu'on nous passe l'expression, une élasticité très grande : il sert à toutes fins, et on l'entend dans toutes

les bouches. En vue du dessein qui nous occupe et qui est d'étudier la doctrine de Le Play, nous préciserons seulement deux des significations principales données à ce mot, et nous verrons ensuite comment Le Play s'est fait de la chose elle-même une idée concrète, précise et intéressante. — La première de ces significations est toute administrative et se rencontre surtout dans la littérature officielle, ou, comme eût dit Le Play lui-même, dans les productions bureaucratiques; elle consiste à voir la décentralisation administrative dans le fait que certains pouvoirs sont enlevés aux ministres pour être déferés à des fonctionnaires provinciaux. Accorde-t-on à un directeur départemental le pouvoir d'envoyer ses employés en congé, sans autorisation préalable du ministère? c'est de la décentralisation. Est-il permis à un préfet ou à un conseil de préfecture de délivrer certaines autorisations ou approbations qui voulaient jadis un décret? c'est encore de la décentralisation: et ainsi de suite. Il y a là, comme on voit, un abus de mot dont l'habileté n'a d'égale que l'audace avec laquelle il est commis. La seconde signification, qui mérite d'être précisée, est au contraire celle qui est répandue dans ce qu'on nomme le grand public¹, dans

1. M. Ch. Maurras a donné récemment un assez bon exposé de l'idée de décentralisation telle que la comprend le grand public; lui-même

les conversations, les journaux, ou même les discussions politiques ou les revues graves ; elle consiste à prendre tout entier, et pour ainsi dire en bloc, notre cadre administratif tel qu'il a été déterminé par les lois de l'an VIII, et à transporter les principaux pouvoirs qui sont au sommet de ce cadre, dans son centre et dans sa base, de telle sorte que l'État finisse par n'être plus rien ou presque rien, tandis que les départements et surtout les communes seraient tout ou presque tout ; c'est là encore, comme on voit, de la décentralisation *administrative* puisqu'elle conserve et respecte le cadre, la division, et même les représentants de notre administration, mais c'est aussi de la décentralisation absurde, car, nous le demandons, que peut bien valoir le cadre de l'an VIII, sans « la tutelle » de l'État ? et qu'est-ce, par exemple, qu'une commune française, suivant l'esprit de l'an VIII, si l'État ne lui dit pas à chaque jour et à chaque heure ce qu'elle doit faire et ce qu'elle doit penser ? Le Play a bien vu tout cela, et sans avoir fait la distinction que nous venons de faire entre les deux idées principales de la décentralisation, il

cependant, encore qu'il ait dédié sa brochure à la mémoire de Le Play, ne s'est pas complètement dégagé des préjugés qui règnent sur la matière, et il parle gravement de rendre à toutes les communes leur autonomie. — V. CH. MAURRAS, *Décentralisation*, à la librairie de la *Revue encyclopédique*.

a, par avance, opposé à chacune d'elles des arguments, des faits et enfin l'idée qui lui est personnelle.

A la première, il oppose ce raisonnement fort simple que le pouvoir est toujours le pouvoir, qu'il soit représenté par la signature d'un ministre ou par celle d'un directeur départemental, il n'en existe pas moins et il n'y en a pas moins ingérence d'une autorité dans les actes de notre vie privée; enfin, comme cette autorité est presque toujours une émanation du pouvoir central, il n'y en a pas moins ingérence de l'État.

A la seconde idée, Le Play oppose une longue et minutieuse analyse des diverses administrations créées en l'an VIII et particulièrement de la commune. A la rigueur, il admettrait encore que l'on conservât le département, pour qui il existe une prescription suffisante, et dont certains services, tels que le corps d'armée, la cour d'appel, l'université font, pour ainsi dire, éclater le cadre, et s'étendent à toute une région. Mais, quant à la commune, il n'admettait pas qu'elle pût être une unité de gouvernement local, et, passant en revue chacun des services communaux ou prétendus tels, il s'efforçait de montrer que le pouvoir et l'administration, bien loin d'être ici trop centralisés, ne le sont pas assez et donnent l'impression d'un véritable émiettement de forces. Quel intérêt, en effet, à ce qu'une

paroisse de cinq cents âmes, représentée dans un sénat de conseillers municipaux, connaisse des questions les plus générales et les plus diverses, ou encore élève à la hauteur de questions importantes quelque mince affaire propre à être réglée à l'amiable entre les deux ou trois fermiers intéressés? Que penser de ces braves gens qui s'assemblent gravement, laissant là les bœufs et la charrue, pour délibérer sur un chemin de communication où passent à peine chaque jour le meunier, son fils et l'âne? — Dira-t-on que l'unité communale est une chose historique, une agglomération traditionnelle? L'histoire elle-même démontre le contraire : il ne reste rien ¹, dans nos petites communes, de l'autorité seigneuriale autour de laquelle se groupaient les habitants de l'ancien fief; l'organisation paroissiale ne suffit pas davantage à justifier l'existence communale, et un conseil de fabrique la représente déjà fort convenablement; il reste la possession indivise de biens communaux, ou le droit de vaine pâture, mais nos lois municipales et notre code rural, peu favorables à cette indivision, montrent assez que la division en communes ne saurait être fondée sur elle. Et Le Play conclut en deux mots ² que

1. V. *Réforme sociale*, t. II, p. 404 et suiv.

2. *Ibid.*, p. 402.

« la commune rurale ne répond en rien aux besoins du temps présent ». — « Il faut, dit-il encore ¹, l'abandonner aux libres propensions de la vie paroissiale et ne plus provoquer en elle une vie administrative toute factice ».

Que mettrons nous à la place ? La réponse est très simple ; en ce qui regarde les petites communes, on ne mettra rien du tout. Et Le Play nous propose ici l'exemple du *vestry* anglais dont le gouvernement est borné à l'entretien de l'église et du cimetière, et qui n'a éprouvé le besoin de sortir de lui-même qu'en vue d'assurer et de lever la taxe des pauvres : ainsi se sont fondées les *unions de paroisses*. Notre auteur n'est pas éloigné de penser que nos communes pourraient ainsi se grouper en unions cantonales, en vue de rares intérêts généraux, qui se mêlent à l'intérêt de leur clocher et l'expérience des « municipalités cantonales » lui paraît devoir être à nouveau essayée. Quant aux villes, on les érigeria en municipalités autonomes, sous le gouvernement et la direction de leurs bourgeois : semblables aux *boroughs* anglais, elles constitueront des unités administratives tout à fait à part, ne dépendant ni du département, ni de l'État : « L'institution communale, dit Le Play ²,

1. Id. *Ibid.*, p. 410.

2. *Réforme sociale*, t. III, p. 369.

naît ici en effet de la force des choses ; elle s'impose en dehors des propensions naturelles vers l'association ou l'individualisme, car les agglomérations urbaines font naître des exigences auxquelles les chefs de famille ne sauraient isolément pourvoir... Ceux-ci, lorsqu'ils habitent les villes, ont des avantages et des obligations qui n'existent point pour les pères de famille établis dans des districts ruraux. Les villes, dont les principaux habitants s'adonnent à quelque branche spéciale d'activité et, par exemple, au commerce maritime, sont souvent conduites à fonder des ports, des arsenaux et d'autres établissements venant en aide aux entreprises privées. Les moins importantes ont au moins à construire le marché public et l'hôtel de leurs magistrats. Enfin l'une de leurs attributions essentielles est de grouper une foule de professions et d'établissements qui, conformément aux exigences de la division du travail, ne peuvent prospérer que par leur rapprochement ». — En dehors des villes, au-dessus des paroisses et des unions cantonales, on réunira ces dernières en régions, en provinces, ou en départements. Le Play à la différence de nos modernes décentralisateurs¹, ne croyait pas beaucoup à la possibilité de rétablir les anciennes provinces fran-

1. V. CH. MAURRAS, *loco citato*.

çaises. Prédécesseur de M. Tarde qui l'a souvent invoqué et cité ¹, il a signalé plusieurs fois ² l'assimilation progressive qui se fait dans les mœurs, les idées et les choses de nos diverses régions, sous l'influence de moyens de communication de plus en plus faciles, et d'une pénétration continuelle d'un pays dans un autre; à ses heures, il rêvait même, de ce point de vue, à la création future de ces États-Unis d'Europe, semblables par leurs usages, leur langue et leurs pensées, et dans lesquels les bienfaits de la paix sociale feraient aisément oublier les glorieuses rivalités de nation à nation et de dynastie à dynastie; enfin, et c'était sa principale raison, il lui semblait qu'une reconstitution des vieilles provinces était impossible sans une reconstitution préalable des vieilles familles. Pour cette lutte contre l'individualisme triomphant, c'étaient les individualités qui lui paraissaient le plus manquer. « Ne vous laissez pas trop aller à l'espoir d'une prochaine organisation provinciale, écrivait-il à M. Ch. de Ribbe ³. Les hommes capables d'y jouer un rôle utile ont depuis longtemps disparu. Il faut

1. V. TARDE, *Les lois de l'imitation*, passim.

2. V. notamment: *Réforme sociale*, t. III, p. 11, le paragraphe intitulé *Tendance des Européens à l'uniformité*.

3. CH. DE RIBBE, *Le Play d'après sa correspondance*, p. 295. — V. aussi *Réforme sociale*, t. III, p. 472 et 473.

les faire revivre en créant d'abord des individus au moyen de la religion, puis des familles au moyen de la liberté testamentaire. On pourrait ainsi commencer à créer des institutions scientifiques et littéraires portant la vie intellectuelle dans nos anciennes capitales ». La conclusion est donc qu'il faut avant tout s'occuper de la vie privée ; et Le Play, passant rapidement sur « les vraies attributions de l'État » qu'il borne aux affaires étrangères, à la guerre et à la sécurité intérieure, termine par là le tableau de ce que nous avons appelé avec lui le *gouvernement local*, et de ce qu'il oppose à la fois à la *décentralisation* et à la *centralisation* elle-même.

Toutefois l'analyse de ce tableau serait incomplète si nous ne rapportions pas comment notre auteur sait faire tourner à l'avantage de sa doctrine les institutions qu'il vient de décrire, donnant ainsi un sens à la fois très précis et très original aux avantages que l'on attend de la décentralisation. Ces avantages, on les résume d'ordinaire dans le grand mot de liberté ; mais c'est un mot, nous le savons, dont Le Play ne se payait pas. Et qui donc, en effet, jouirait des libertés provinciale ? Seraient-ce les petits et les humbles ? Non, sans doute ; on leur dit bien que la liberté est plus précieuse que l'or, mais comme ils n'ont pas d'or, ils ne peuvent faire

la comparaison et les libertés, qu'elles soient nationales ou locales, les laissent de coutume assez froids. Les véritables bénéficiaires des libertés locales seraient ceux qui participeraient au gouvernement local, ceux que notre auteur appelle les *Autorités sociales*. Le Play a eu le courage de poser ainsi les termes de la question, et dès lors celle-ci s'éclaire tout entière et l'on aperçoit comment le gouvernement local par les autorités sociales contribue à la paix sociale c'est-à-dire au bonheur général. Cette contribution se manifeste en effet de trois manières :

1° Les autorités sociales sont amenées à *résider*, la séparation des classes en classes urbaines et classes rurales a bientôt fait son temps, la solidarité, l'union ou tout au moins un commerce fréquent entre les classes lui succèdent.

2° Les autorités sociales réapprennent les joies du pouvoir dignement exercé, les bourgeois des villes connaissent ces mêmes joies, le contentement général en est accru.

3° Les travailleurs de l'usine ou des champs savent gré aux autorités sociales de s'occuper de leur ville, de leur canton ou de leur paroisse, ils perdent la coutume de les considérer comme des oisifs ou des inutiles, l'harmonie en est consolidée et la paix sociale fortifiée. Des groupements naturels se forment sur le même sol,

autour des mêmes foyers et de la même église, avec pour règles les mêmes traditions; autant de petites patries naissent ainsi qui apprennent à bien aimer la grande et contribuent à la rendre forte après l'avoir faite paisible et heureuse. — Sur le premier point, on le sait, Le Play était plein de discours : la *résidence* des grands propriétaires ruraux lui tenait à cœur et il estimait avec Tocqueville et avant Taine que la cour de France, en attirant à elle les prélats et les nobles, avait jadis perdu la France en se perdant elle-même. Mais c'est sur le second point qu'il a émis les affirmations les plus nettes et les plus hardies; pour lui, le gouvernement local vaut surtout par les joies morales qu'il procure à ceux qui l'administrent; même si ces joies sont illégitimes, même si elles ne récompensent pas le bien réellement accompli, il faut en encourager la recherche et en faciliter l'accès : qu'importe si la richesse du pays, sa gestion économique et ses entreprises matérielles doivent en souffrir, pourvu que la paix et la satisfaction règnent dans les esprits et dans les cœurs ! Et ici encore, nous retrouvons dans Le Play le moraliste et le psychologue, dont nous avons souvent parlé, et qui dédaigne fort les joies matérielles, pourvu que les joies morales soient assurées : « La bureaucratie, dit-il en effet, ¹ alors même qu'elle

1. *Réforme sociale*, t. III, p. 341 et suiv.

exercerait mieux que les particuliers les services dont elle se charge, aurait toujours l'inconvénient d'enlever aux citoyens les satisfactions morales qu'ils estiment le plus. Par exemple, nos pères durent éprouver un pénible sentiment, lorsque, sous prétexte de progrès, on les contraignit de renoncer à la gestion traditionnelle de leurs affaires locales. Dans les pays libres, les citoyens trouvent en effet d'indicibles satisfactions à gouverner, en toute souveraineté, les affaires de leur cité ; leur administration, *quelque médiocre qu'elle soit*, les rend plus heureux que ne le ferait l'administration la plus parfaite réalisée par des fonctionnaires modèles. Alors même donc que l'État, en raison de la supériorité de ses agents, serait en droit de prétendre à la suprématie universelle, alors même qu'il pourrait mieux que les citoyens administrer les villes, il n'en faudrait pas moins décentraliser : « *L'intérêt public¹ consiste ici à régir les affaires locales, selon les vœux plus ou moins intelligents des intéressés et à assurer aux bourgeois les plaisirs inappréciables que ressentent tous les hommes en dirigeant librement leurs affaires.* »

Nous terminerons par ces lignes, qui montrent mieux que nous ne pourrions le faire nous-mêmes, ce que Le Play entend par le gouver-

1. *Réforme sociale*, t. III, p. 189 et 370

nement local ; cette troisième et dernière condition de la paix sociale est bien moins importante que les deux premières : la famille et le patronage ; elle constitue simplement une sorte d'amusement et de divertissement, destiné à tirer les riches de l'oisiveté et de la corruption propres à la vie urbaine.



CONCLUSION

LA DOCTRINE DE LE PLAY ET L'ÉCONOMIE POLITIQUE

Au terme de cette longue analyse, nous voudrions nous demander ce qu'il faut retenir des principales idées de Le Play, et, en particulier, ce qu'il en faut retenir par rapport à la science et à l'art économique... Nous n'insisterons pas sur les idées de détail ; certaines théories de Le Play, qui ont fait fortune dans le monde assez spécial et assez intransigent de ses disciples, ne nous retiendront pas à nouveau, et nous ne traiterons ni de l'avenir réservé au principe de la transmission intégrale, ni des moyens de convertir au patronage les fils de nos modernes industriels. Nous nous placerons simplement au triple point de vue d'où la doctrine de Le Play nous avait paru intéressante au commencement de ce travail ; et nous nous demanderons si notre étude a confirmé cet intérêt et quel profit critique,

historique ou scientifique nous pouvons en tirer.

I

Le profit critique n'est pas douteux ; non point que nous ayons la prétention d'avoir découvert un Le Play nouveau et inédit ; mais il est bien certain, qu'à lire les innombrables travaux ou articles qu'il a inspirés, on apprend à mal connaître Le Play, beaucoup plus qu'à la pénétrer et à le comprendre. Son pessimisme profond, sa théorie du vice originel qu'il faut avant tout corriger chez l'enfant et en général chez l'individu, ses tendances vers un ascétisme très différent du « dilettantisme » ou du « besoin de jouir » propres à la plupart de nos contemporains, sont choses assez ignorées et, qu'en tout cas, ses disciples ont fort peu mises en lumière. Nous en donnerons un exemple vulgaire mais frappant : dans la mêlée des partis, dans les quotidiennes discussions de presse et de tribune, Le Play passe très ordinairement pour un conservateur à outrance, ce qu'on nomme aussi un réactionnaire. De même que Taine et Renan, qui furent victimes de la même méprise, ce fut simplement un savant qui, toute sa vie et à chaque page de son œuvre, chercha la vérité sans

acception de parti, en faisant le départ dans le passé entre ce qu'il appelait « le bien et le mal de l'Histoire ¹ », et dans le présent entre les aspirations égoïstes et individualistes d'une part et les aspirations proprement sociales de l'autre ; il louait celles-ci et critiquait celles-là, mais avec une impartialité toujours égale, une modération constante, une politesse qui ne s'est jamais démentie ; et quand, au jour venu, il lui arriva de désespérer du succès de son œuvre et de l'utilité de ses efforts, il exprima dignement ce désespoir, sans aigreur, sans violence, avec une sérénité de philosophe antique. « Nous ne pouvons, écrivait-il à M. Ch. de Ribbe ², jouer que le rôle de Cassandre : jouons-le du moins jusqu'au bout ». — Et c'est là ce qu'il fit admirablement ; il fut non pas l'amasseur de faits et le collectionneur de monographies que l'on nous représente si souvent, non pas même le « Bonald rajeuni » dont on nous parle, si souvent aussi, sur la foi de Sainte-Beuve, il fut lui-même, c'est-à-dire un critique sagace, minutieux et hardi des vices et des maux de la société contemporaine. M. P. Bourget le plaçait naguère au premier rang des « grands analystes de cette société », entre Honoré de Balzac et

1. V. *Organisation du travail*, p. 51 et suiv.

2 CH. DE RIBBE, *Le Play d'après sa correspondance*, p. 153.

Hippolyte Taine : c'est assurément là, à notre avis, le jugement le plus juste qui ait été porté sur notre auteur.

II

La place exacte de la doctrine de Le Play dans l'histoire des doctrines économiques n'est point non plus celle qu'on lui attribue assez généralement, et par suite, l'intérêt historique d'une étude de sa doctrine devient très net et très marqué. De coutume, sous prétexte que Le Play s'est fait le défenseur et l'apôtre de cette trilogie auguste, qui se compose de la religion, de la famille et de la propriété individuelle, on le range aisément parmi les économistes les plus satisfaits et, à vrai dire, les plus orthodoxes. Nous avons vu cependant quelle critique pénétrante il a su faire de la société industrielle construite selon les vues de l'école économique anglaise, nous avons rappelé¹ son mot caractéristique sur « cette société en train de retomber à l'état sauvage », nous avons montré le peu de cas qu'il faisait de « la fausse science »² qui subordonne les lois sociales aux lois écono-

1. V. *supra*, p. 27.

2. *Organisation du travail*, p. 15.

miques ». La vérité est que Le Play doit être placé à côté des socialistes beaucoup plus que des orthodoxes ; sur presque tous les points de critique, il est d'accord avec eux, il ne s'en écarte que sur la solution proposée à la question sociale, et sur l'interprétation des événements historiques et économiques qu'il décrit avec eux et comme eux. Il n'est pas en effet jusqu'à sa conception de l'histoire qui ne se puisse rapprocher des enseignements de Marx sur la lutte des classes et le perpétuel conflit des riches et des pauvres¹ : Le Play veut qu'on fasse l'histoire autour et à propos des périodes d'harmonie sociale, Marx veut qu'on la fasse autour et à propos des périodes de luttes sociales, c'est la seule différence ; mais tous les deux s'entendent à comprendre l'histoire et l'évolution des sociétés, comme une succession de conflits et de rapprochements entre les diverses classes sociales. Ce n'est point là, comme on sait, la conception de l'économie politique classique, qui fait de l'évolution un progrès vers une richesse générale de plus en plus grande, suivant des lois naturelles dont le libre jeu conduit nécessairement au bonheur².

1. V. K. MARX, *Essai sur une conception matérialiste de l'histoire*, traduit en français en 1897. (Chez Girard et Brière.)

2. V. sur ce point CAUVÈS, *Cours d'économie politique*, introduction, *passim*.

III

Faut-il opter entre les deux conceptions ? ou, suivant un sage éclectisme, vaut-il mieux essayer de les faire se pénétrer l'une l'autre, au plus grand avantage de la vérité ? Nous verrions volontiers la science et l'art économiques s'inspirer ainsi de quelques-unes des idées générales les plus chères à Le Play. Pour n'en citer que deux principales, nous rappellerons d'abord sa conception du bonheur social et des rapports de l'économie politique avec la morale, puis son estime des choses traditionnelles et sa conception des rapports de l'économie politique avec l'histoire.

La *paix sociale*, considérée comme signe infaillible de bonheur, voilà sans doute qui déroute fort nos habitudes communes de penser et de juger. D'un côté en effet, nous avons accoutumé de considérer le bonheur comme un résultat que l'on poursuit et que l'on atteint individuellement, et quand nous parlons du bonheur social, nous assimilons sa nature à celle du bonheur individuel, nous nous le figurons comme la somme des bonheurs individuels. D'un autre côté, en bons réalistes que nous sommes presque toujours, nous avons vite fait de nous

figurer le bonheur comme une chose concrète, mesurable, numérique, et c'est jusqu'à présent la richesse et les biens matériels que nous lui avons choisis pour mesure. Rien n'est plus faux cependant que tout cela, et c'est une des vues les plus profondes de Le Play que, celle qui l'amena à combattre de telles erreurs. S'il est possible en effet que l'individu atteigne au bonheur tout seul, sans aucun secours social, en ne se servant de ses semblables que pour les détruire ou les courber sous un joug égoïste, il n'est pas vrai que le bonheur social soit fait de l'ensemble des bonheurs individuels ; car tous les individus, entendus comme des forces égoïstes et strictement personnelles, ne peuvent pas à la fois parvenir au bonheur, et le succès des uns est fait ici de l'insuccès de la plupart des autres. Par suite, s'il est encore possible à la rigueur, que la richesse et la puissance matérielles d'un individu fassent son bonheur, il est difficile d'affirmer que la richesse d'une nation, considérée en bloc, est la marque ordinaire de sa félicité, que le chiffre de sa production, de ses importations et exportations, est aussi la mesure du bonheur de son peuple, qu'en un mot, la science et l'art d'être heureux se ramènent pour ce peuple à la science et à l'art de s'enrichir. Or, c'est là exactement ce qu'a enseigné trop longtemps l'économie politique classique et

c'est d'une telle erreur qu'il convient de revenir avant tout en s'inspirant de Le Play. Trop longtemps, selon la forte expression de Rossi, on a fait de l'économie politique une science d'algèbre, au lieu d'en faire une science d'humanité ¹. Trop longtemps, ainsi que le dit encore M. Cheysson ², « on a tout réduit en art économique à une question de gros sous et de deniers. » Il faut maintenant que la morale intervienne et fasse voir comment le bonheur social ou individuel est une harmonie complexe entre des éléments divers, tour à tour psychologiques et matériels. Sans doute, pour en arriver là, il faudra sacrifier l'idée de ce qu'on est convenu d'appeler le progrès économique ; le bonheur, entendu comme une harmonie morale, est, nous avons essayé de le montrer, chose fragile et précaire : un rien le compromet ou le détruit ; afin de l'assurer, il faut le faire très simple et très modeste ; pour vivre heureux, il faut vivre caché. Etc. cela est assurément difficile à accorder avec la loi d'expansion des besoins matériels, qui semble une des lois sociologiques les mieux établies. On ne voit pas comment les peuples, et en particulier les peuples industriels, en reviendraient de nos

1. Rossi, cité par Cauvès, *loco citato*.

2. CHEYSSON, Appendice à l'*Organisation de la famille*, p. 257.

jours à l'idéal de simplicité et de frugalité que leur propose Le Play. Suivant une remarque profonde de Montesquieu ¹, il semble que « pour aimer l'égalité et la frugalité il faille en jouir » sans connaître rien autre qu'elles; en un mot, on n'aperçoit pas très bien que le temps approche, où, d'après une prédiction de Le Play ², « la richesse cessera d'être une force ». — Toutefois, il faut compter qu'il viendra, et il faut l'aider à venir, le temps où cette richesse ne sera plus le seul criterium du bonheur de ceux qui la possèdent et du malheur de ceux qui l'envient. « Les modernes, dit excellemment un historien allemand ³, estiment que l'homme est d'autant plus heureux qu'il a plus de besoins, avec des moyens plus abondants pour les satisfaire. Les anciens pensaient tout autrement. Est-il impossible qu'un jour, sous l'influence de doctrines nouvelles, une nouvelle conception du bonheur général surgisse et s'accrédite, sans que les forces de la société décroissent sensiblement? De nouveau pourrait prévaloir l'idée fondamentale de la culture classique,

1. « L'amour de l'égalité et celui de la frugalité sont extrêmement excités par l'égalité et la frugalité mêmes. Dans les monarchies, personne n'aspire à l'égalité, chacun y tend à la supériorité... De même, ce ne sont pas ceux qui sont corrompus par les délices qui aimeront la vie frugale. » (*Esprit des lois*, L. IV, CH. IV.)

2. *Organisation du travail*, p. 189.

3. LANGE, *Histoire du matérialisme*, t. II, p. 472.

d'après laquelle la jouissance ne dépend pas du nombre des besoins satisfaits, ni de la difficulté de les satisfaire, mais de la forme sous laquelle les besoins naissent et sont satisfaits ; de même que la beauté du corps n'est pas déterminée par une accumulation de chairs et d'os, mais par l'harmonie de certaine lignes mathématiques »... Parmi ces « doctrines nouvelles » dont parle ici Lange, et qui accrédi teront la conception d'un bonheur moral et harmonieux, nous aimons à penser que figurera, au premier rang, la doctrine de Le Play.

De même, en ce qui touche la rénovation des études d'histoire économique ; de tous côtés, en France comme en Allemagne et en Angleterre ¹, on s'aperçoit enfin que pour être concrète et positive, la science économique doit être avant tout historique, relative à des hommes, à un temps et à un pays, et que l'art économique, pour être fécond, doit s'inspirer d'un prudent respect pour la tradition et l'histoire nationales : « Qui donc, écrivait jadis Tocqueville, peut affirmer qu'une forme de société est nécessaire et qu'une autre ne puisse exister ? » Personne assurément, mais l'histoire est là pour guider nos hypothèses et garantir un peu nos inductions. Le Play, en affirmant que l'art économique était de « savoir

1. V. sur ce point INGRAM, *Histoire des doctrines économiques*.

comprendre le passé » a donc fait œuvre utile et salutaire; en donnant sur la manière d'écrire l'histoire des préceptes nouveaux et des règles précises, en montrant que cette science n'était pas, comme on la cru si longtemps, une simple paraphrase du *quidquid delirant reges*, il a lui-même donné aux travailleurs qui le suivront et l'exemple et le précepte.

Et c'est ainsi que nous-mêmes gardons conscience de n'avoir perdu ni notre temps, ni nos efforts en étudiant sa propre doctrine. Cette doctrine, c'est un peu une chose du passé, beaucoup de parties en sont caduques, quelques détails en paraissent surannés; toutefois, à la lire et à la relire, nous nous sommes rappelé plus d'une fois ces peuples, dont parle quelque part Michelet, et qui, pour prier, se tournent indifféremment vers le couchant ou vers l'orient, assurés qu'ils sont de trouver dans le passé comme dans l'avenir un peu de lumière et de vérité.

Vu :

Le Professeur Président de la Thèse,
CABOUAT.

Vu :

Le Doyen de la Faculté,
EDMOND VILLEY.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Université de Caen,
E. ZEYORT.



TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

	Pages
<i>La doctrine de Le Play — Son intérêt critique, scientifique et historique</i>	1

PREMIÈRE PARTIE

Le bonheur d'après Le Play

CHAPITRE UNIQUE. — LA NATURE ET LES CONDITIONS GÉNÉRALES DU BONHEUR	11
---	----

DEUXIÈME PARTIE

Les conditions particulières du bonheur

CHAPITRE I ^{er} . — LE BONHEUR DANS LA FAMILLE :	
<i>la famille stable</i>	39
I. La propriété familiale	41
II. L'autorité paternelle.	54
III. La mère de famille	59

	Pages.
CHAPITRE II. — LE BONHEUR DANS LE TRAVAIL :	
<i>le patronage.</i>	69
I. La question ouvrière.	73
II. L'association.	79
III. Le patronage.	93
CHAPITRE III. — LE BONHEUR DANS LA VIE PU-	
BLIQUE : <i>la décentralisation</i> ET <i>le gouverne-</i>	
<i>ment local</i>	105
I. Critique de l'état moderne.	108
II. Le gouvernement local.	117

CONCLUSION

<i>La doctrine de Le Play et l'Économie politique.</i> . .	131
--	-----



